



ACTE III. SCÈNE VII.

PAUVRE JEANNE,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR MM. D'ENNERY ET EUG. GRANGÉ,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS. SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES,
LE 30 MARS 1843.

PERSONNAGES.

Le marquis DE THÉMINES.....
FLORIMOND, peintre.....
BEAUVISAGE, chanteur.....
BERTRAND.....
UN MÉDECIN.....
JEANNE.....

ACTEURS.

M. ANATOLE.....
M. PALAISEAU.....
M. ARMAND-VILLOT.....
M. CHARLES POTIER.....
M. FERDINAND.....
Mlle JUDITH.....

PERSONNAGES.

MADÉLON.....
CATICHE.....
LAFLEUR.....
1^{er} DOMESTIQUE.....
2^{me} DOMESTIQUE.....
PAYSANS, PAYSANNES, INVITÉS, ETC.

ACTEURS.

Mlle ERNESTINE.....
Mlle A.-LEBROS.....
M. JULES.....
M. DESQUELS.....
M. DUPUIS.....

NOTA. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène, tels qu'ils le sont au théâtre, en commençant par la gauche du spectateur. Les changements de position sont indiqués par des renvois.

ACTE PREMIER.

Un salon; porte au fond, portes latérales; à gauche, au troisième plan, une fenêtre; également à gauche, au premier plan, une autre porte; à droite, au premier plan, une entrée secrète. Fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, FLORIMOND, puis LA-
FLEUR.

Ils sont à table, à droite, et déjeunent.

LE MARQUIS. Eh bien, mon cher, vous ne buvez pas.

FLORIMOND. Ah! pardon: à la vôtre, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Que dites-vous de ce vin?

FLORIMOND. Excellent, monsieur le marquis, et j'avoue que je n'ai pas l'habitude d'en boire d'aussi vieux. Ah! c'est mon bon génie qui m'a fait vous rencontrer à Paris.

LE MARQUIS. Oui, j'avais la fantaisie de

me faire peindre, et je vous ai amené ici dans mon château.

FLORIMOND. Et comme vous m'hébergez jusqu'à ce que le portrait soit achevé...

LE MARQUIS. Vous ne l'avez pas encore commencé.

FLORIMOND. J'ai tant de plaisir à me trouver avec monsieur le marquis !

LE MARQUIS. Et mon vin vous paraît si bon ! Allons, allons, avouez que c'est là ce qui vous retient.

FLORIMOND. Dam, monseigneur, tous les matins je me réveille avec l'intention de travailler, je bois pour me mettre en train... Et par malheur, je le deviens trop... en train.

LE MARQUIS. Je comprends ; mais à propos, où donc est monsieur Beauvisage ? je ne l'ai pas encore vu ce matin... Lafleur, va donc prévenir monsieur Beauvisage que nous sommes à table.

LAFLEUR. Oui, monseigneur.

Il sort.

FLORIMOND. Pardon, monsieur le marquis ; mais qu'est-ce que c'est que monsieur Beauvisage ?

LE MARQUIS. Un chanteur de l'Opéra... un original qui m'a sauvé la vie !

FLORIMOND. Ah ! bah !

LE MARQUIS. Oui ; il y a deux jours, pendant que vous étiez absent du château, pour me désennuyer je m'étais assis là sur ce balcon, penché et regardant couler la rivière qui passe au bas de cette fenêtre, quand tout à coup je suis saisi d'un vertige, la tête me tourne, et je tombe ; comme je ne sais pas nager, le danger était grand ; à tout péril, je recommandais mon âme à Dieu, lorsque je me sens tirer par la basque de mon habit, on me tient, on me porte vers le rivage, bref, c'était notre chanteur, qui, me voyant en danger, s'était jeté à la nage, et me tirait de la rivière... Mais le pauvre diable avait été moins heureux que moi, le saisissement, une transpiration arrêtée.... Que sais-je ? enfin, il avait entièrement perdu sa voix.

FLORIMOND. Tiens, tiens, tiens, il est muet !

LE MARQUIS. Eh ! non, il avait perdu sa voix de chanteur !

FLORIMOND. Ah ! bon, bon, je comprends.

Air : *De Julie.*

Il avait donc un organe agréable ?

LE MARQUIS.

Je n'en sais rien, mais, d'homme, je le croi, Car il prétend qu'il était admirable...

FLORIMOND.

Moi j'en doute, et voici pourquoi :

Si cette voix eût été très-légère,

Elle aurait dû, c'est ce qui le confond,

Au lieu de s'en aller au fond

Reparaître sur la rivière ;

Elle aurait dû ne pas rester au fond
Et remonter sur la rivière.

LE MARQUIS. J'ai dû lui offrir l'hospitalité ; de manière qu'il est au château pour rétablir sa poitrine. C'est un drôle de corps, il nous amusera. Justement le voici !

SCÈNE II.

BEAUVISAGE, LE MARQUIS, FLORIMOND.

LE MARQUIS. Eh ! arrivez donc, monsieur Beauvisage, il y a une heure que nous vous attendons pour déjeuner.

FLORIMOND, *se versant.* Ou plutôt en déjeunant !

BEAUVISAGE. Pardon, pardon, messieurs, de m'être fait attendre... mais c'est la faute d'une de vos poules, monseigneur.

LE MARQUIS. Comment, d'une de mes poules ?

BEAUVISAGE. Sans doute, monsieur le marquis ; vous savez que l'œuf est excellent pour la voix !... Aussi depuis mon funeste accident... j'ai l'habitude d'avaler tous les matins à jeun deux œufs tout frais pondus ; mais aujourd'hui la pondeuse n'en finissait pas, c'est ce qui m'a retardé. (*Florimond se met à rire.*) Monsieur, j'ai bien l'honneur...

LE MARQUIS. Allons, venez vous mettre à table.

BEAUVISAGE. Hum ! vous mangez là des choses qui ne me conviennent guère, du pâté, des anchois ; c'est bien lourd pour un chanteur dans la mue... je ne vis que de pain et de poisson... et encore, en fait de pain, je ne me nourris que de mie, et en fait de poisson, je ne me nourris que de soles.

LE MARQUIS. Est-ce que votre voix ne commence pas à revenir ?

BEAUVISAGE. Hélas ! non, je crois mon ut de poitrine entièrement flambé. Un peu de pâté, s'il vous plaît, monsieur le marquis. Un si bel ut de poitrine !... Tenez, voilà comme je chante... (*Il chante.*) Ut, ré, mi, fa, sol ; je ne peux pas m'élever au-dessus du sol. Ah ! monsieur le marquis, ce n'est pas pour vous le reprocher, mais vous m'avez fait perdre un bien bel instrument.

LE MARQUIS. Allons donc, mon cher Beauvisage, est-ce que de bonne foi vous pensez que pour quelques instants que vous avez passés dans l'eau...

BEAUVISAGE. Comment, si je le pense ! mais certainement que je le pense : l'eau est l'ennemie la plus mortelle de la voix ; à preuve,

suivez bien mon raisonnement; suivez aussi, vous, monsieur.

FLORIMOND, *la bouche pleine*. Je suis, monsieur, je suis.

BEAUVISAGE. Tout chante, crie ou parle sur terre et dans l'air; l'oiseau chante sur la branche, le chat miaule... (*Florimond imite le chat.*) C'est sa manière de chanter... le chien aboie... (*Florimond imite le chien.*) C'est encore sa manière de chanter... Et l'âne, monsieur?

FLORIMOND *imite l'âne*. Je suis, je suis...

BEAUVISAGE. Ah! monsieur, je voudrais bien savoir faire la bête comme vous!... Enfin, tous ces êtres-là ont de la voix. Le canard, qui vit tantôt dans l'eau, tantôt sur terre, chante déjà un peu moins; j'en demande pardon à cet insecte, mais son organe n'est pas flatteur.

FLORIMOND. Encore chante-t-il un peu!
Il imite le canard.

BEAUVISAGE. Mais le poisson, qui habite continuellement dans l'eau, le poisson ne chante pas du tout; avez-vous jamais entendu chanter un poisson? D'où je conclus que cet élément prive entièrement de la voix!

LAFLEUR, *entrant*. Maître Bertrand demande à parler à monsieur le marquis.

LE MARQUIS, *se levant et gagnant la droite*. Maître Bertrand!... Ah! j'y suis; une espèce de misanthrope, de philosophe qui vit retiré et que personne ne connaît. Faites entrer; je ne serai pas fâché enfin de savoir ce que c'est que ça.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, BERTRAND, BEAUVISAGE, FLORIMOND.

BERTRAND. Ça, monsieur le marquis, c'est un homme qui vient vous donner deux bons avis.

LE MARQUIS. Deux bons avis! et lesquels?

BERTRAND. Voici d'abord le premier: je viens, au nom des notables du pays, vous rappeler qu'aujourd'hui ils font choix d'une rosière, qu'aujourd'hui toute la jeunesse du pays s'assemble dans la grand'salle du château, et que vous, monsieur, qui êtes le seigneur de ce village, votre devoir est d'encourager la vertu et non de prêcher la folie ou le vice, comme vous l'avez fait, disent-ils, l'an dernier, avec vos nobles amis.

LE MARQUIS. En vérité!

BERTRAND. Nous vous rappelons, monsieur le marquis, que votre digne père avait pris à tâche de protéger, de rendre heureux ses vassaux, tandis que son fils n'est venu

habiter ce pays que pour y porter le trouble et la corruption.

AIR: *De votre bonté généreuse.*

Au lieu d'employer la puissance
Dont le ciel vous a revêtu,
A protéger, à sauver l'innocence,
Vous ne songez qu'à flétrir la vertu.
Ah! de la chaumière où l'on porte
Et la honte et le déshonneur,
Croyez-moi, monsieur, l'on rapporte
Plus de remords que de bonheur!

Lafleur et un autre valet emportent la table sur laquelle on a déjeuné.

LE MARQUIS. Monsieur!...

BERTRAND. Pardon; il me reste un second avis à vous donner, c'est de ne plus venir chasser sur mon champ, comme vous l'avez fait l'autre jour... Les limites d'une propriété sont chose inviolable, et que, tout grand seigneur que vous êtes, vous devez respecter.

LE MARQUIS. Ah! vraiment!

FLORIMOND, *buvant*. Palsembleu! voilà un plaisant drôle!

BEAUVISAGE. Il le prend sur un ton un peu élevé!

LE MARQUIS. Ne suis-je pas seigneur de ce village? n'ai-je pas droit de chasser partout où bon me semble?

BERTRAND. Excepté chez moi, monsieur le marquis; mon champ ne vous appartient pas... je l'ai acheté... payé... Le gibier qui s'y trouve est à moi, à moi seul; ainsi croyez-moi, n'y revenez plus, je vous y engage, et au besoin, je vous le défends.

LE MARQUIS, *ironiquement*. Et s'il m'arrivait encore de traverser les propriétés de monsieur Bertrand, je courrais le risque d'être provoqué par monsieur Bertrand?...

BERTRAND. Non, non monseigneur; je sais toute la distance qui nous sépare.

LE MARQUIS. C'est heureux!

BERTRAND. Je ne porte pas l'épée moi, et je me contenterais de traiter monseigneur et ses amis comme ils traitent mes perdreaux et mes lièvres.

BEAUVISAGE. Qu'est-ce qu'il dit?

FLORIMOND. Je n'ai pas entendu!

LE MARQUIS. Vous auriez cette audace?

BERTRAND, *froidement*. J'aurais cette audace. Monsieur le marquis, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes très-humbles respects... (*Aux autres.*) Messieurs...

Il salue et sort.

SCÈNE IV.

FLORIMOND, LE MARQUIS, BEAUVISAGE

FLORIMOND. Il a bien fait de s'en aller!

LE MARQUIS. Laissez ; j'ai mon projet. Aujourd'hui, la cour à toutes les jeunes filles ; voilà ma réponse à messieurs les notables !

FLORIMOND. Bravo !

BEAUVISAGE. Vive l'amour ! ça me va !

LE MARQUIS. Et demain, grande chasse à travers les prés de maître Bertrand ; voilà comme je répons à sa menace.

BEAUVISAGE. Diable ! c'est plus dangereux, ça ne me va plus.

FLORIMOND. Ah ça , mais il y a donc une rosière, monsieur le marquis ?

BEAUVISAGE. A propos , monseigneur, les paysannes m'ont semblé assez gentilles dans le pays.

LE MARQUIS. Mais oui, pas trop mal ; au surplus, vous pourrez en juger, et puis que ce soir elles viennent toutes au château...

CATICHE et MADELON, au dehors. Nous voulons parler à monseigneur, lui demander justice !

LE MARQUIS. Qui vient ici ? Eh ! justement en voici déjà deux.

SCÈNE V.

FLORIMOND, MADELON, LE MARQUIS, CATICHE, BEAUVISAGE.

MADELON. Ah ! monseigneur ! pardon de vous déranger ; messieurs, votre servante !

FLORIMOND, désignant Madelon. Bonjour, bonjour, petite. Elle est, palsambleu ! fort gentille.

BEAUVISAGE, indiquant Catiche. Je préfère l'autre, la grasse...

LE MARQUIS. Voyons, mes charmantes, que demandez-vous ?

MADELON et CATICHE. Justice, monseigneur !

LE MARQUIS. Justice ! et quel est le tort qu'on vous a causé ?... Parlez, expliquez-vous...

BEAUVISAGE. Oui, parlez, délicieuse Bretonne ; ces messieurs et moi nous sommes tout oreilles.

MADELON. Ah ! monseigneur, on est si mauvaise langue au village !

CATICHE. Si méchant, si cancanier !

LE MARQUIS. Eh bien, voyons, aurait-on tenu quelque propos sur votre compte ?

MADELON. Des horreurs ! quoi ! monseigneur, et tout ça par pure jalousie, parce que nous sommes un peu plus pimpantes et un peu plus éduquées que les autres, parce qu'enfin je parlais mieux qu'elles.

CATICHE. Oui, monseigneur, on va jusqu'à attaquer ma vertu, jusqu'à dire que je donne des rendez-vous à la nuit.

FLORIMOND. Des rendez-vous ! quelle médisance !

MADELON. On prétend que je me suis laissé embrasser !

BEAUVISAGE. Quelle calomnie !

MADELON. Moi, l'innocence et la candeur même !

CATICHE. Moi qui suis simple comme l'agneau naissant ; ils disent ça pour nous empêcher d'être nommées rosières ; mais ils auront beau faire, j'y ai des droits !

MADELON. Et moi aussi !

LE MARQUIS. Je vous crois ! je vous crois !

BEAUVISAGE. Nous vous croyons sur parole, mesdemoiselles.

MADELON. Aussi, monseigneur, nous sommes venues, ma sœur et moi, vous demander votre protection.

LE MARQUIS. Ma protection ! mais très-volontiers ; elle est acquise aux jolies filles.

CATICHE et MADELON, faisant la révérence. Monseigneur est trop bon...

LE MARQUIS. Comment vous appelez-vous ?

MADELON. Madelon Rousseau, monseigneur !

CATICHE. Et moi, Catiche Rousseau, monseigneur !

LE MARQUIS. Rousseau... eh !... on m'a parlé de vous ; vous habitez une petite chaumière à l'autre bout du village.

MADELON. Oui, monseigneur.

LE MARQUIS. Mais alors vous êtes trois sœurs ?

CATICHE. Ah ! monseigneur veut parler de la petite Jeanne.

LE MARQUIS. Oui, c'est cela même, la petite Jeanne ; pourquoi n'est-elle pas venue avec vous ?

MADELON. Ah ! si donc ! elle est restée à la maison à soigner la basse-cour ; il faut bien que quelqu'un s'occupe de ces choses-là ! et monseigneur comprend que...

LE MARQUIS. Est-ce qu'elle ne prétend pas à la rose ?

CATICHE. Elle ! prétendre à la rose !... ah ! monseigneur, elle n'y pense seulement pas.

LE MARQUIS. Mais il me semble, au contraire, qu'on m'avait vanté sa sagesse.

MADELON. Dam, oui, elle est sage ; mais y a pas grand mérite, personne ne songe à lui faire la cour.

LE MARQUIS. Comment ! mais je la croyais fort jolie !

CATICHE. Oh ! la fraîcheur de la jeunesse ; mais c'est si gauche, si embarrassé, on ne dirait jamais que c'est notre sœur.

LE MARQUIS *, bas. Comme elles en parlent ! pauvre petite, dont l'air est si naïf, si candide !... et mille fois plus jolie qu'elles.

* Florimond, Madelon, Catiche, le Marquis Beauvisage.

FLORIMOND, *bas*. Monseigneur la connaît donc ?

LE MARQUIS, *embarrassé*. Moi... non, oui. Je l'ai aperçue une fois !

FLORIMOND, *à part*. Du mystère ! monseigneur a l'air d'en tenir pour la petite qu'il ne connaît pas.

LE MARQUIS, *haut*. Après tout, cette pauvre Jeanne, ce n'est pas sa faute si elle n'est pas jolie ; je veux être juste pour tout le monde, je veux qu'elle aussi vienne au château ! et...

Il sonne.

MADELON. Est-il possible ? elle ici, monseigneur ! mais elle n'osera jamais venir, avec ses gros sabots.

LAFLÉUR, *entrant* *. Que désire monseigneur ?

LE MARQUIS. Lafleur, tu vas aller au bout du village, tu sais, à la chaumière isolée... tu y trouveras une jeune fille, Jeanne Rousseau, tu l'amèneras ici, et tu viendras m'avertir dès qu'elle sera arrivée... Attendez là, mes toutes belles... et vous, messieurs, au revoir !

Il sort par la droite, 2^e plan.

SCÈNE VI.

CATICHE, BEAUVISAGE, MADELON, FLORIMOND.

FLORIMOND. Bravo ! il nous cède la place !

BEAUVISAGE, *à part*. Que ne puis-je la charmer par mes accents ! n'importe, tâchons de la subjuguier par mes paroles... la musique viendra plus tard.. (*Haut.*) Jolie Bretonne !

CATICHE. Monseigneur !

BEAUVISAGE. Monseigneur ! elle m'appelle monseigneur. Il paraît que j'ai le profil très-distingué... (*Haut.*) Je ne suis pas monseigneur, jolie Bretonne ; je suis tout bêtement un chanteur de l'Opéra de Paris.

CATICHE. L'Opéra de Paris ! qu'est-ce que c'est que ça ?

BEAUVISAGE. Ah ! c'est juste, vous ne devez pas savoir ce que c'est, l'Opéra de Paris ; c'est un endroit charmant où la magie... la féerie... la...

FLORIMOND. C'est un lieu où la beauté devient reine.

CATICHE. Reine !

FLORIMOND. Oui, au figuré... un lieu où les rois épousent de simples bergères.

CATICHE. Vraiment !

* Florimond, Madelon, Catiche, Lafleur, le Marquis, Beauvisage.

FLORIMOND. Toujours au figuré !

MADELON. Est-ce que monsieur est aussi chanteur ?

FLORIMOND. Moi, non du tout ; je suis artiste, je suis peintre, mais je n'en suis pas plus fier pour cela, et j'adore les villageoises quand elles sont jolies.

CATICHE. Monsieur est bien bon !

FLORIMOND. C'est pas pour vous que je dis ça, c'est pour votre sœur !

MADELON. Pour moi !

FLORIMOND. Oui ! je suis revenu des intrigues de grandes dames.

BEAUVISAGE. Je suis dégoûté des amours d'Opéra.

FLORIMOND. Je cherche un cœur naïf, une âme innocente et pure ; je ne veux plus m'adresser qu'à la simple chaumière.

BEAUVISAGE. Oh ! oui, la simple chaumière, avec de l'herbe et une chèvre dessus.

FLORIMOND. C'est vous dire, Madelon, que déjà je vous aime.

MADELON. Moi !

BEAUVISAGE. C'est vous faire entendre, belle Catiche, que je n'ai pu vous voir sans raffoler de vous.

CATICHE. Monsieur !

FLORIMOND. Consentez à m'entendre, ô Madelon, et rien ne me coûtera ; vous aurez des dentelles ! (*à part*) quand j'en aurai... (*Haut.*) Vous serez couverte de bijoux.... (*à part*) quand j'en aurai... Vous posséderez des millions... (*à part*) quand j'en aurai !

BEAUVISAGE. Écoutez mon amour, je porterai votre houlette ; je vous sifflerai les airs les plus coquets !

MADELON. Messieurs, vous oubliez que nous voulons rester sages.

CATICHE. Que nous prétendons à la rose.

FLORIMOND. Eh quoi ! de la vertu ?

BEAUVISAGE. Vous nous tenez rigueur ?

MADELON. Nous le devons !

AIR : Des compliments de Normandie.

LES DEUX HOMMES.

Mais au moins, belles tigresses,
Accordez-nous un baiser...

LES DEUX FEMMES.

Non, non, jamais ! je dois le refuser...

LES DEUX HOMMES.

Nous vous offrons nos richesses
En échange d'un baiser...

LES DEUX FEMMES.

Non, non, jamais ! je dois le refuser...

ENSEMBLE.

Nous devons être rebelles,
En vain on veut nous fléchir,
Les promesses les plus belles
Ne pourront nous attendre...

LES DEUX HOMMES.

Quoi ! vous vous montrez rebelles !
Mais nous saurons vous fléchir,

Et nous l'obtiendrons, mes belles,
Dussions-nous vous le ravir...

BEAUVISAGE.

Plus qu'un caniche,
O ma Catiche!
Je s'rai pour toi
Rempli de foi !...

FLORIMOND.

Daigne m'entendre,
Je serai tendre,
O Madelon!
Comme un pigeon.

LES DEUX HOMMES.

Ah ! cède à ma tendresse !...

LES DEUX FEMMES.

Messieurs, finissez ce jeu-là...

LES DEUX HOMMES.

Une simple caresse ?

LES DEUX FEMMES, leur donnant un soufflet à
chacun.

Une caresse !... la voilà !...

LES DEUX HOMMES. Un soufflet !

LES DEUX FEMMES. Ça vous apprendra !

Reprise de l'air.

LES DEUX HOMMES.

Ah ! sachez, belles tigresses,
Qu'un soufflet vaut un baiser...

LES DEUX FEMMES, se défendant.

Non, non, jamais ! je dois le refuser, etc.

Elles se sauvent par le fond, ils les poursuivent.

SCÈNE VII.

JEANNE, LAFLEUR.

LAFLEUR, entrant par le premier plan
à gauche. Par ici, mams'elle Jeanne, par
ici !

JEANNE, entrant. Ah ! Jésus, mon Dieu,
c'est y beau, c'est y doré ! j'ose pas seulement
marcher.

LAFLEUR. Je vais prévenir monseigneur de
votre arrivée... si vous voulez vous asseoir en
l'attendant.

Il lui désigne un fauteuil.

JEANNE. Oh ! merci, merci bien, ne vous
donnez pas la peine, j'resterai bien debout !
(Regardant le fauteuil.) J'aurais trop peur
de l'salir... (Lafleur sort.) Quoi qu' peut
donc me vouloir monseigneur ?... Si j'avais
pu prévoir qu'y m'fasse demander, j'me s'rais
habillée un brin. Est-ce qu'il voudrait me
commander des petits fromages ?

LAFLEUR, revenant. Voici monsieur le
marquis !

JEANNE. Ah ! mon Dieu, je me sens toute
tremblante, j'oserai jamais lui parler.

SCÈNE VIII.

JEANNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à Lafleur. Laisse-nous ! (La-
fleur sort.) Qu'avez-vous donc, mon enfant,
pour trembler ainsi ?

JEANNE. Monseigneur, c'est que...

LE MARQUIS. Est-ce que je vous fais peur ?

JEANNE, tremblante. Non... oui, non,
monseigneur !

LE MARQUIS. Eh bien, alors, remettez-
vous, levez les yeux !

JEANNE, à part. Comme sa voix est douce !
ça me rassure un peu... (Levant timidement
les yeux.) Tiens, il est gentil !

LE MARQUIS. Elle est charmante ! Dites-
moi, Jeanne, ne vous êtes-vous pas demandé
pourquoi je vous faisais venir ?

JEANNE. Oh ! que si fait, monseigneur ;
c'est peut-être pour des petits fromages....
Oh ! d'abord, je les fais...

LE MARQUIS. Non, non, ce n'est pas pour
des petits fromages...

JEANNE. Ah !

LE MARQUIS. On m'a parlé de vous, on
m'a vanté votre beauté.

JEANNE. Ah ! bah ! monseigneur veut rire !

LE MARQUIS. Mais non, je vois qu'on est
resté au-dessous de la vérité ; tu es mille fois
plus jolie.

JEANNE. Monseigneur !

LE MARQUIS. Et avec cela, on dit aussi
que tu es sage.

JEANNE. Dam ! monseigneur, je fais ce
que je peux pour ça.

LE MARQUIS, à part. Quelle naïveté !
(Haut.) Cependant, gentille comme tu es,
on doit te faire la cour ?

JEANNE. Me faire la cour ?

LE MARQUIS. Oui, tu dois avoir bien des
amoureux ?

JEANNE. Des amoureux ! oh ! je n'ai guère
le temps de les écouter !

LE MARQUIS. Pourquoi donc ?

JEANNE. C'est qu'il faut que je soigne la
maison, que je fasse la soupe, que je nettoie
la basse-cour ; et puis, les galants ne songent
guère à moi, je suis trop mal mise.

Air : Valse de Strauss.

Toujours dans ma chambrette

Seulette,

Pauvrette,

Personn' ne m'conte fleurette,

Ne m'guette,

Ne m'fête ;

Mais moi, je m'en console,

Et folle

Je dis :

Rien ne vaut la sagesse,

Richesse
Sans prix.

Quand l'dimanche mes sœurs avec coquett'rie
Mett'nt des rubans, d'gentils bonnets,
Moi je vais, en chantant, au bord d'la prairie,
Cueillir mes seuls atours, — des bleuets.

Puis l' soir, quelle espérance !

La danse
Commence ;

Tout l'village en cadence
S'elance,
Balance ;

Mes sœurs sont invitées,
Fêtées
Sans r'pos...

Et moi je me repose,
Pour cause
D'sabots.

Pourtant de leurs succès je n'suis pas envieuse,
J'trouve leurs plaisirs encor trop courts ;
Des élog's qu'on leur fait je me sens joyeuse,
Et j'm'endors en rêvant d'eux amours !

Toujours dans ma chambrette, etc., etc.

LE MARQUIS. Ainsi, c'est toi qui fais tout
l'ouvrage, et pendant cela tes sœurs ne s'oc-
cupent que de leur toilette ?

JEANNE. Dam ! monseigneur, elles disent
comme ça que j' suis la plus jeune, et qu'
c'est à moi d' travailler.

LE MARQUIS. Elles ne semblent pas beau-
coup t'aimer ?

JEANNE. C'est vrai ; mais si elles ne me
chérissent guère à elles deux, moi je tâche de
les aimer deux fois plus à moi seule, ça fait
que le compte s'y retrouve.

LE MARQUIS. Excellente fille, jolie, sage...
et pourtant, on me l'a dit, tu n'as personne
pour veiller sur toi.

JEANNE. Oh ! que si fait, monseigneur !

LE MARQUIS. Comment ! mais n'es-tu pas
orpheline ? d'après ce que j'apprends, tes
sœurs doivent peu s'inquiéter de toi ; qui
donc alors peut te servir de gnide ?

JEANNE. Ma mère, monseigneur, ma
pauvre mère, qui est là-haut !

LE MARQUIS. Ta mère !

JEANNE. Oui, monseigneur ; avant de
mourir elle m'a appelée près d'elle et elle m'a
dit : « Jeanne, nous allons nous séparer ; sois
toujours honnête et sage, mon enfant, car la
sagesse, c'est la fortune du pauvre... songe
souvent à moi, ma petite Jeanne, et je ne
t'abandonnerai pas tout à fait. » Elle m'a tenu
parole... oui, monseigneur, tous les soirs,
avant de m'endormir, je la vois, je l'entends,
et si j'ai bieu travaillé pour mes sœurs et
pour moi, elle me dit tout bas : « Jeanne, tu
es une bonne fille. » Et quand je m'assoupis et
que mes yeux se ferment, je sens un baiser
sur mon front, un baiser de ma mère, oui,
monseigneur, de ma mère que je prie ici-bas,
et qui prie Dieu pour sa fille dans le ciel...

AIR de Castilblaz.

Toutes les nuits alors que je sommeille,
Oui, je la vois...

Pendant le jour j'entends à mon oreille
Sa douce voix.

En cette voix qui me guide et m'éclaire
Je mets ma foi...

Vous voyez bien que quel'un sur la terre
Veille sur moi.

LE MARQUIS, à part. Pauvre enfant ! tant
d'âme, de candeur.... (Haut.) Écoute,
Jeanne, tu n'es pas faite pour la misérable
condition où tu es née.

JEANNE. Comment ça, monseigneur ?

LE MARQUIS. Je me charge de ton avenir,
de ta fortune !

JEANNE. De ma fortune !

LE MARQUIS. Tu auras des bijoux, des
laquais, tu seras mille fois plus parée que tes
sœurs.

JEANNE. Est-ce possible !... et qu'est-ce
qui faut donc pour obtenir toutes ces belles
choses-là ?

LE MARQUIS. Il faut... il faut m'aimer un
peu.

JEANNE. Vous aimer ? mais je ne demande
pas mieux, monseigneur ; je crois même que
je vous aime déjà.

LE MARQUIS. Se pourrait-il ?

JEANNE. Vous êtes si bon, si indulgent,
et puis pas fier du tout ; vous causez avec
moi comme si j'étais une belle dame.... et
moi qui croyais que c'était pour des petits
fromages que vous me faisiez venir !

LE MARQUIS. Ainsi, Jeanne, tu restes avec
moi, tu consens à ne plus me quitter.

JEANNE. Ne plus vous quitter ? eh ! ben,
et not' chaumière ?

LE MARQUIS. Tu la laisseras à tes sœurs,
pour venir habiter au château.

JEANNE. Habiter au château ?... oh ! non,
non, ça ne se peut pas, monseigneur.

LE MARQUIS. Et pourquoi ?

JEANNE. Parce qu'il me semble que dans
vot' château ma mère ne viendrait plus me
visiter le soir comme dans notre chaumière,
parce qu'on dirait peut-être de moi dans le
pays ce qu'on dit de Thérèse Aubert, qu'a
été demeurer à la ville avec un seigneur,
qu'elle était déshonorée... elle en est morte,
la pauvre Thérèse, et moi j'en mourrais
aussi, monseigneur.

LE MARQUIS. Allons, Jeanne, calme-toi...
mais, songes-y, ce n'est point une passion
ordinaire, un caprice qu'un souffle a fait
naître et qu'un souffle emportera ; non, non,
il y a longtemps que je t'ai vue, longtemps
que je pense à toi, et aujourd'hui que je
t'entends, que je te parle, aujourd'hui que
je te sais aussi bonne que jolie, je sens que
je t'aime, et pour toujours.

JEANNE, *avec émotion*. Vous m'aimez, vous, monseigneur !..... se peut-il ? oh ! mais non, non, une pauvre fille comme moi, c'est impossible...

LE MARQUIS. Et cet amour, Jeanne, cet amour, si tu le partages, doit faire le bonheur de ma vie...

Il lui prend la main.

JEANNE. Monseigneur !... oh ! laissez-moi, laissez-moi, de grâce !

Elle gagne l'extrême droite.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, BERTRAND, JEANNE,
puis TOUT LE VILLAGE.

BERTRAND, *entré sur les derniers mots de Jeanne*. Jeanne, les notables assemblés viennent de vous décerner la couronne de rosière !

JEANNE. La couronne de rosière !

LE MARQUIS, *à part*. Encore cet homme !

BERTRAND, *allant au fond*. Par ici, par ici, mes amis ; monseigneur est prêt à vous recevoir.

Les Paysans et Paysannes entrent. — Position des personnages : Madelon et Catiche sur le 1^{er} plan ; Florimond et Beauvisage sur le 2^e plan ; le Marquis, Jeanne, Bertrand, sur le 1^{er} plan ; le chœur derrière en demi-cercle.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Musique de M. Hostié.

On va couronner la plus sage,
Vite, empressons-nous d'accourir ;
C'est un honneur pour le village,
Et nous d'vons tous y concourir.

BERTRAND.

Le conseil dont je suis l'organe
Vient enfin de faire son choix ;
Comme rosière c'est à Jeanne
Qu'il a donné sa voix.

MADOLON, *avec dépit*.

Eh ! quoi ! c'est à cette petite
Qu'on donne le prix !... Ah ! c'est affreux !

LE CHOEUR *répète*.

CATICHE, *de même*.

Mais d'être sage, après tout, l'beau mérite !
D'elle en ces lieux
Personne n'est amoureux.

LE CHOEUR *répète*.

JEANNE, *à part (suite de l'air)*.

Ah ! si je suis heureuse et fière
De ma couronne en cet instant,
C'est pour toi qui, d'en haut, ma mère,
Vois le triomphe de ton enfant !

BERTRAND, *prenant la couronne des mains du bailli*. A vous, monsieur le marquis,

l'honneur de placer cette couronne sur le front de la plus digne...

LE MARQUIS, *mettant la couronne sur le front de Jeanne, qui s'est agenouillée*. Jeanne, je t'aime !... et c'est ma couronne de marquis que je mets à tes pieds...

JEANNE. Monseigneur !... voilà la settle que j'accepte, la seule que je dois porter...

BERTRAND, *qui a entendu*. Bien, bien, mon enfant !

REPRISE DU CHOEUR.

On a couronné la rosière,
Vite, à la danse il faut courir, etc.

Il sort par le fond.

SCÈNE X.

FLORIMOND, MADELON, CATICHE,
BEAUVISAGE.

BEAUVISAGE. Eh, bien ! mes petits anges, vous le voyez, on ne sait pas vous rendre justice.

FLORIMOND. On méconnaît vos vertus !

MADOLON. Ah ! c'est horrible !

CATICHE. C'est révoltant !

MADOLON. Moi qui ai fait tant de sacrifices pour être nommée !

CATICHE. Moi qui aurais tout donné pour obtenir la rose.

BEAUVISAGE. Il faut vous venger de ces malotrus qui ne vous apprécient pas.

FLORIMOND. Qui vous méconnaissent.

MADOLON. Nous venger, et comment ?

BEAUVISAGE. En les abandonnant.

CATICHE. Partir, quitter le village !

FLORIMOND. Certainement, nul n'est prophète dans son pays, tandis qu'à Paris...

MADOLON. A Paris !

BEAUVISAGE. Vous serez choyées, admirées, adorées.

CATICHE. Vraiment !

FLORIMOND. Au lieu d'une rose qu'on vous refuse ici, on en sèmera des *milliasses* sous vos pas...

MADOLON. Nous marcherons sur des paquets de roses.

BEAUVISAGE. Vous deviendrez des très-grandes dames.

CATICHE. En sorte que s'il nous prenait fantaisie de revenir au village ?

FLORIMOND. Vous y seriez suivies par vos gens, vos laquais.

MADOLON. Comme ça les vexerait, toutes ces petites paysannes !

CATICHE. Comme ça les humilierait, toutes ces villageoises !

BEAUVISAGE. Acceptez donc alors.

FLORIMOND. Décidez-vous.

CATICHE. Qu'en dis-tu, Madelon ?

MADELON. Qu'en penses-tu, Catiche ?

CATICHE. Eh bien !

MADELON. Ma foi !...

FLORIMOND. Allons !...

BEAUVISAGE. Allons donc !...

CATICHE. C'est décidé !

MADELON. Le sort en est jeté, nous partons.

BEAUVISAGE. Aujourd'hui ?

FLORIMOND. A l'instant même ; courons faire préparer la voiture.

ENSEMBLE.

Air :

LES DEUX HOMMES.

Quel triomphe est le mien !

A la fin je la tien ,

Je l'enlève très-bien !

Filons de ce pays ,

Car l'amour à grands cris

Nous appelle à Paris !

FLORIMOND.

Toujours plus amoureux ,

Comme nous serons heureux !

BEAUVISAGE.

Quel charmant quatuor !

Nos jours seront fils d'or...

Mais il se fait tard ,

Je cours sans retard ,

Pour hâter le moment du départ !...

JEANNE, *entrant et à part.*

Le départ !... Qu'entends-je !...

ENSEMBLE.

LES DEUX HOMMES.

Quel triomphe est le mien , etc.

CATICHE et MADELON.

Quel triomphe est le mien !

La vengeance fait du bien ;

A la fin je la tien.

Quittons c't'ingrat pays ,

La fortune à grands cris

Nous appelle à Paris !

JEANNE, *à part.*

Ah ! quel trouble est le mien !

Pourtant je ne sais rien ;

Mais je r'dout' , je l'sens bien ,

Ce mot que j'ai surpris ,

Et mes yeux obscurcis

De larmes sont remplis !

Beauvisage et Florimond sortent.

SCENE XI.

MADELON, JEANNE, CATICHE.

JEANNE. Que disaient-ils donc, ces deux messieurs que je ne connais pas ?... ils parlaient...

CATICHE. De notre départ !

JEANNE. Votre départ !

MADELON. Et il ne nous reste que le temps de te faire nos adieux.

JEANNE. Vos adieux !... non, non, c'est impossible ; vous ne pouvez songer à me quitter, à m'abandonner ainsi... Nous sommes orphelines, nous n'avons aucun parent, aucun appui sur terre ; mes sœurs, mes bonnes sœurs, au nom du ciel, par pitié, ne nous séparons pas.

CATICHE. Tu n'as pas d'ambition, toi, ta couronne de rosière te suffit... Nous avons d'autres idées, nous, et dans un instant nous partons pour Paris.

JEANNE. Pour Paris !

MADELON. Moi avec monsieur Florimond, qui m'a fait comprendre ce que je puis devenir.

CATICHE. Et moi avec monsieur Beauvisage, qui doit me faire débiter à l'Opéra.

JEANNE. Mais cette résolution n'est pas irrévocable ; vous attendrez, vous réfléchirez, n'est-ce pas ?

CATICHE. Tout à l'heure une chaise de poste va venir nous chercher.

JEANNE. Vous chercher !...

Air : *Du soleil de Bretagne.*

Il est donc vrai !... Quoi vous voulez partir !...

Vous me quittez, moi vot' sœur, vot' compagne !

Not' petit champ, notre belle Bretagne,

Vous les quittez pour ne plus revenir !

Et cette croix de pierre

Où repos' notre mère,

Où nous méliions, mes sœurs,

Nos larmes et nos fleurs !...

Ah ! n'allez pas, pour courir à Paris ,

Abandonner not' foyer solitaire,

Car il n'est pas d'palais sur terre

Qui vaille la chaumière

Et le ciel du pays.

Ne partez pas !... Hélas ! peut-être un jour,

Lass's du fracas, des plaisirs de la ville ,

Vous voudrez r'voir not' vieux chaum' si tranquille,

Croyant encor m'y trouver au retour,

Mais près d' la croix de pierre

Où repos' notre mère ,

Une autr' s'élèvera...

C'est moi qui serai là !...

Ah ! n'allez pas, n'allez pas à Paris !...

Richess', grandeur, tout ça n'est que chimère ,

Car il n'est pas d'palais sur terre

Qui vaille la chaumière

Et le ciel du pays !...

MADELON. Allons, ma chère, du courage, nous te donnerons de nos nouvelles.

CATICHE. Nous te ferons du bien.

MADELON. Nous tâcherons de venir te voir l'été prochain.

JEANNE, *pleurant.* Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

CATICHE. Voyons, petite sœur, console-toi ; si nos destinées doivent être brillantes, tu as bon cœur, et tu ne peux en être jalouse.

JEANNE. Jalouse, moi ! oh ! non, je ne désire que votre bonheur.

MADELON. Eh bien ! le bonheur, c'est le luxe et l'éclat.

CATICHE. Le bonheur, c'est la fortune !

JEANNE. Le bonheur, c'est la vertu !

ENSEMBLE.

AIR des *Diamants de la couronne.*

CATICHE et MADELON.

Allons, ma sœur, ne pleure pas !

Confiance,

Espérance !

La fortune est là-bas,

Et nous y courons de ce pas.

JEANNE.

Ah ! dans la nouvelle carrière

Où vous emporte votre ardeur,

Loin de notre pauvre chaumière,

Puissiez-vous trouver le bonheur !

LAFLEUR, *entrant*. On attend ces demoiselles pour partir.

CATICHE. Adieu, adieu, Jeanne !

REPRISE ENSEMBLE.

Allons, ma sœur, ne pleure pas ! etc.

JEANNE.

Elles s'arrachent de mes bras ;

Ma souffrance

Commence !

Elles partent, hélas !

Et je ne puis suivre leurs pas !

Catiche et Madelon sortent.

SCENE XII.

JEANNE, puis LE MARQUIS.

La nuit vient au commencement de cette scène.

JEANNE. Elles partent.... elles m'abandonnent.... elles me laissent seule, toute seule ici!.... Mon Dieu ! que vont-elles devenir?... Si on allait leur tendre des pièges... si elles allaient... Oh ! mais il est peut-être encore temps de les retenir... oui, je veux faire un dernier effort... courons... (*Elle va pour sortir par une porte.*) Fermée... (*Courant à une autre.*) Fermée, fermée aussi ! qu'est-ce que ça veut dire ? est-ce qu'on voudrait me retenir malgré moi ? Je ne sais ce que j'éprouve, mais une terreur secrète... j'ai peur... (*Voyant paraître le Marquis par la porte dérobée à droite.*) Monsieur le marquis !... (*Courant à lui.*) Ah ! monseigneur, au nom du ciel, laissez-moi partir, laissez-moi m'éloigner.

LE MARQUIS. Et où veux-tu donc aller à cette heure ?

JEANNE. Rejoindre mes sœurs, les retenir, s'il en est temps encore.

LE MARQUIS. Tes sœurs, elles sont parties.

JEANNE. O ciel ! parties !

LE MARQUIS. Mais moi, Jeanne, mais moi, je te reste ; tu n'as plus de famille, eh bien,

je serai tout pour toi. Tu perds une amitié, mais mon amour te dédommagera.

JEANNE. Votre amour !

LE MARQUIS. Deviens la compagne, l'idole de ma vie ; consens à partager ma fortune, ma puissance. Jeanne, sois à moi.

JEANNE, *effrayée* *. A vous ! Ah ! monseigneur, monseigneur, je vous en supplie, laissez-moi sortir.

LE MARQUIS. Non, Jeanne, non, tu es ici chez moi, en ma possession ; l'obscurité, l'occasion, tout me favorise....

JEANNE, *à genoux*. Oh ! vous n'en abuserez pas, monseigneur.

AIR : *Pitié, madame.*

Pitié, de grâce

Pour ma douleur !

L'effroi me glace !...

Ah ! monseigneur,

Pitié, de grâce ! (*bis*).

Pitié (*bis*) pour mon honneur !...

Dans vos regards la bonté brille...

Monseigneur, il serait affreux

De contraindre un pauvre fille,

Vous serez noble et généreux !...

Je n'ai, par tous abandonnée,

Que cette couronne ici-bas ;

C'est vous qui me l'avez donnée,

Et vous ne la flétrirez pas !...

Pitié, de grâce, etc.

LE MARQUIS. En cet instant, je ne veux qu'une chose, c'est ton amour ; je ne songe qu'à une chose, à ta beauté !

JEANNE. Ah ! monseigneur, vous céderez à ma prière, ou bien j'appellerai à mon aide.

LE MARQUIS. Personne ne viendra, personne n'entendra tes cris.

JEANNE. Mais c'est une trahison, un piège affreux !... Ecoutez, monseigneur, je suis une honnête fille, moi... j'aime mieux la mort que la honte ! ayez pitié de moi, ne me condamnez pas à mourir à quinze ans.

LE MARQUIS. Non, non, tu ne mourras pas, et tu seras heureuse, car je t'entourerai de soins et de tendresse ; ne me repousse plus, Jeanne !

JEANNE **. Perdue... perdue !... oh ! non, c'est impossible, ma mère me protégera.

LE MARQUIS. Enfant, ta mère est morte !

JEANNE. Eh bien, si elle n'entend pas mes cris, si elle ne vient pas à moi, c'est moi, monseigneur, qui m'en irai vers elle !

LE MARQUIS. Que dis-tu ?

JEANNE. Que si vous faites un seul pas, je me précipite par cette fenêtre.

* Le Marquis, Jeanne.

** Jeanne, le Marquis.

LE MARQUIS. Quelle folie! mes bras t'enlaceront, tu ne pourras t'en arracher.

Il court vers elle.

JEANNE, *jettant un cri*. Ah! monseigneur, que Dieu vous pardonne ma mort.

Elle s'élançe.

LE MARQUIS. O ciel! qu'a-t-elle fait! Au secours! au secours!

Il court à la porte du fond, qu'il secoue; les instruments se sont rapprochés; on entend crier dans le parc: Vive monseigneur!... vive la rosière!...

LE MARQUIS. Ah! ma fortune à celui qui la sauvera.

ACTE DEUXIEME.

Un jardin; allées à droite et à gauche. En perspective, le château.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIMOND, BEAUVISAGE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Je vous le répète, monseigneur n'est pas au château en ce moment... il a été mandé ce matin à Versailles... Restez ici, dès que monseigneur sera revenu, on vous avertira s'il consent à vous recevoir.

BEAUVISAGE. Allez, mon cher, allez!

SCÈNE II.

BEAUVISAGE, FLORIMOND.

FLORIMOND. Enfin, nous touchons au terme de nos infortunes.

BEAUVISAGE. Et je dis que nous ne l'avons pas volé!... Ah! saperlotte, en avons-nous avalé de ces couleuvres, depuis deux ans, en compagnie de nos princesses!

FLORIMOND. Le fait est que tout n'est pas roses dans le métier de séducteur.

BEAUVISAGE. Palsembleu! je le crois bien; qui nous eût dit quand nous enlevâmes ces petites villageoises qu'elles empoisonneraient à ce point nos jours?... O Catiche! ce n'est pas pour vous le reprocher, mais vos soupçons jaloux me procurent bien des rides précoces.

FLORIMOND. O Madelon! votre humeur acariâtre nuit singulièrement à mon emboupoint.

BEAUVISAGE. Si du moins nous avions la fortune pour consolation!

FLORIMOND. Hélas! les arts sont bien tombés!

BEAUVISAGE. Après tout, la chance peut tourner; il y a deux jours, le hasard nous a fait rencontrer à Paris un protecteur.

FLORIMOND. Oui, maître Bertrand, que

nous avions vu autrefois au château du marquis; il a paru vivement touché du récit de nos malheurs, et nous a donné une lettre de recommandation pour monsieur le duc de Menville; mais où cela nous conduira-t-il?

SCÈNE III.

FLORIMOND, BEAUVISAGE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *en dehors*. C'est bien; j'attendrai monsieur le duc dans ce jardin.

BEAUVISAGE. Ah! grand Dieu! je ne me trompe pas, mon ami, nous sommes sauvés, voici la fortune qui nous arrive...

FLORIMOND. La fortune... sur une roue? avec un bandeau?

BEAUVISAGE. Non, sur ses jambes et en mousquetaire...

Le Marquis paraît.

FLORIMOND. Monsieur le marquis!...

BEAUVISAGE. A qui j'ai servi de terre-neuve.

LE MARQUIS. Que vois-je! Beauvisagé!

BEAUVISAGE. Lui-même, monseigneur, orné de son ami Florimond.

LE MARQUIS. Comment! Florimond aussi...

FLORIMOND. Oui, monseigneur, deux artistes rapés qui se sont connus à l'ombre de votre château.

BEAUVISAGE. En voilà une rencontre!...

Air: *Vaudeville de l'Apothicaire.*

De vous retrouver, monseigneur,
Je n'avais guère l'espérance;
Et vraiment d'un si grand bonheur
Je rends grâce à la Providence.
Au prix de ma voix, certain jour,
Je vous tirai de la rivière...

Bas, à Florimond.

Et c'est bien le moins qu'à son tour
Il nous tire de la misère.
Oui, c'est bien, etc.

LE MARQUIS. Oui, oui, je m'en souviens ; vous m'avez sauvé la vie...

BEAUVISAGE. C'est un joli service, un service impayable...

LE MARQUIS, *tristement*. Et dont je ne vous suis pas reconnaissant, mon ami...

BEAUVISAGE. Plait-il ?

LE MARQUIS. Mieux vaudrait que vous m'eussiez laissé périr.

FLORIMOND. Qu'est-ce qu'il dit ?

LE MARQUIS, *à part*. Je n'aurais pas causé la mort de cette pauvre Jeanne, dont l'image me poursuit depuis deux ans...

BEAUVISAGE. Mais, monseigneur...

LE MARQUIS. Tenez, écarterons ce souvenir, aidez-moi plutôt à l'oublier.

FLORIMOND. L'oublier !...

BEAUVISAGE. Voilà une manière commode de payer ses dettes...

FLORIMOND. Monseigneur habite ce pays ?

LE MARQUIS. Non, je viens ici pour un mariage !

BEAUVISAGE. Ah ! vraiment, un mariage que vous allez faire ?

LE MARQUIS. Au contraire, que je veux rompre !

BEAUVISAGE et FLORIMOND. Ah ! bah !

BEAUVISAGE. J'y suis ; on veut vous faire épouser la nièce de monsieur le duc, une charmante personne que nous n'avons fait qu'entrevoir.

LE MARQUIS. Il s'agit d'une parente éloignée et que vous n'avez pu voir ici, puisqu'elle est demoiselle d'honneur à Versailles.

BEAUVISAGE. C'est égal, je suis sûr que si elle ressemble à la petite qui habite ce château, monsieur le marquis changera d'avis.

LE MARQUIS. Jamais ! il y a là, au fond de mon cœur, un souvenir ineffaçable... un remords éternel... qui ne peuvent laisser de place à un autre amour.

BEAUVISAGE, *à part*. Décidément, je le crois un peu fêlé...

Les deux Domestiques rentrent.

LE DOMESTIQUE. L'intendant de monsieur le duc attend ces deux messieurs dans son cabinet.

BEAUVISAGE. L'intendant, très-bien, on s'y transporte ! (*Au Marquis, qui est resté pensif.*) Monsieur le marquis...

Air de la Cracovienne.

Pardon si je vous laisse
Au sein de la tristesse ;
Il faut que je m'empresse
De voir cet intendant.

A part.

Si jamais il m'arrive
De ram'ner à la rive
Créatur' morte ou vive,
Je m' fais payer comptant.

ENSEMBLE.

BEAUVISAGE et FLORIMOND.

Pardon si je vous laisse
Au sein de la tristesse ;
Il faut que je m'empresse
De voir cet intendant.

LE MARQUIS.

Partez, et qu'on me laisse,
Car nul ne s'intéresse
À ma sombre tristesse
Et nul ne la comprend.

Beauvisage et Florimond sortent par la droite.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LE DOMESTIQUE.

LE MARQUIS. Dis-moi, ton maître doit-il tarder à revenir ?

LE DOMESTIQUE. Je l'ignore, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, *à lui-même*. Il faut pourtant que je le voie, que je me dégage honnêtement, sans froisser le duc, et sans déplaire au premier ministre, qui a pris ce mariage à cœur.

LE DOMESTIQUE. Monsieur le marquis s'impatiente peut-être ; mais j'aperçois mademoiselle qui vient de ce côté.

LE MARQUIS. Mademoiselle !

LE DOMESTIQUE. Oui, la fille de monseigneur : on l'a prévenue de l'arrivée de monsieur le marquis, elle vient sans doute pour lui tenir compagnie.

LE MARQUIS. Sa fille !... quel contretemps !

LE DOMESTIQUE. La voici !

SCÈNE V.

LE MARQUIS, JEANNE.

JEANNE, *au Domestique*. Laissez-nous.... (*Le Domestique sort.*) Monsieur le marquis me permettra-t-il, en l'absence de mon père, de lui faire les honneurs du château.

LE MARQUIS lève les yeux et recule d'étonnement. O ciel ! qu'ai-je vu !...

ENSEMBLE.

Air du Pré aux Clercs.

O surprise extrême !
En croirai-je mes yeux ?
Oui, c'est elle, elle-même,
Que je vois en ces lieux.
O mystère ! ô prodige !
Quel trouble je ressens !
Est-ce donc un prestige
Qui vient frapper mes sens ?

JEANNE, *à part.*

Ah ! quel trouble extrême
Se peint dans ses yeux !
Et je pense que même
Il croit au merveilleux.
Un mystère, un prodige,
Le frappe, je le sens ;
Il semble qu'un prestige
Vienne agiter ses sens.

JEANNE. Qu'avez-vous, monsieur ? d'où vient cet étonnement ?

LE MARQUIS. Ah ! pardon, pardon, mademoiselle, mais en vous voyant, en vous regardant... oh ! oui, oui, je ne me trompe pas... ce sont ses traits !... c'est sa voix... (*S'élançant vers elle.*) C'est...

JEANNE, *très-froidement.* Mais à qui croyez vous donc parler, monsieur le marquis ? je ne me souviens pas d'avoir jamais eu l'honneur de vous rencontrer.

LE MARQUIS. Mille pardons encore ; mademoiselle, daignez excuser les questions, les importunités d'un pauvre insensé ; vous êtes bien la fille ?...

JEANNE. Du duc de Menville, oui, monsieur, sa fille que l'on a instruite de votre arrivée au château, et qui, dans l'espoir de vous épargner l'ennui d'une trop longue attente, venait s'informer si elle ne pouvait pas remplacer son père auprès de vous.

LE MARQUIS, *à part.* Cet air de vérité... allons, allons, ce n'est pas elle, je suis fou...

JEANNE. Mais si j'avais pu m'attendre à vous causer un pareil effroi...

LE MARQUIS. De l'effroi ! que dites-vous ? oh ! non, non, ce n'est pas cela... mais si vous saviez quelle ressemblance étrange, inouïe... (*A part, et faisant explosion.*) Ah ! j'ai beau me dire que Jeanne est morte, plus je la regarde, plus il me semble...

JEANNE. Monsieur le marquis... *

LE MARQUIS. Écoutez, mademoiselle, prenez pitié de l'état où je suis, et veuillez encore me répondre : C'est bien aujourd'hui la première fois que vous me voyez ?

JEANNE. C'est la première fois, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Et... jamais, jamais vous n'avez quitté votre père ?... jamais, par exemple, vous n'êtes allée en Bretagne, vous n'auriez pas habité une chaumière...

JEANNE, *étonnée.* Une chaumière !

LE MARQUIS. Pardon, je m'égare !

JEANNE. Je sors du couvent.

LE MARQUIS. Enfin, mademoiselle...

JEANNE. Mais savez-vous, monsieur le marquis, que ceci ressemble à un interrogatoire ?... Allons, que voulez-vous encore ?

LE MARQUIS, *hésitant.* Je voulais... je voulais vous demander votre âge ?

JEANNE, *souriant.* Mon âge...

AIR de M^{me} Favart.

J'en conviens, dans quelques années
Cela pourrait m'embarrasser un peu ;
Et nos coquettes surannées
Reculeraient devant un tel aveu.
Lorsqu'on n'a plus la jeunesse en partage,
En oubliant on veut se rajeunir ;
Mais j'ai quinze ans, et de mon âge
Je puis encor me souvenir.
Qui, j'ai, etc.

LE MARQUIS, *à lui-même.* Quinze ans !... et puis, ce ton, ces manières, ce langage... c'est une ressemblance bien étrange ; mais ce n'est qu'une ressemblance. (*Haut.*) Veuillez vous charger, mademoiselle, d'exprimer mes regrets à monsieur le duc, et lui dire qu'obéissant aux ordres de la cour, je venais pour l'entretenir d'un mariage projeté.

JEANNE, *un peu troublée.* D'un mariage !

LE MARQUIS, *à part.* Ce mot l'a troublée !...

JEANNE, *froidement.* Ah ! je comprends, avec ma cousine, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS, *avec intention.* Avec la nièce de monsieur le duc.

JEANNE. Eh quoi ! monsieur, ce serait vous qui... (*Avec gaieté.*) Ma cousine est charmante... de l'esprit, des grâces, des talents... oh ! je suis sûre qu'elle vous plaira, et que vous serez très-heureux en ménage.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le duc !

JEANNE. Ah ! voici mon père !

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE DUC, JEANNE.

LE DUC. Ah ! marquis, que d'excuses !... mais ne m'attendant pas aujourd'hui au plaisir de votre visite...

LE MARQUIS. C'est moi qui suis coupable, monsieur le duc, d'arriver ainsi à l'improviste.

LE DUC. Coupable ! allons donc ! (*A Jeanne.*) Bonjour mon enfant, ma fille... (*Il l'embrasse.*) Tu tenais donc compagnie au marquis ?... (*Au Marquis.*) Ah ça, vous vous êtes toujours bien porté ?.... (*Lui tendant la main.*) Touchez là, morbleu !

LE MARQUIS, *s'inclinant.* Monsieur le duc !

LE DUC. Trêve aux cérémonies ; nous sommes de vieilles connaissances.

LE MARQUIS. Comment !

LE DUC. Regardez-moi bien.... vous ne vous souvenez pas... là-bas, en Bretagne...

LE MARQUIS. En Bretagne !

LE DUC. Eh ! oui, où une bouderie, une dis-

grâce, un caprice de la cour m'avait exilé... je m'appelais alors Bertrand.

LE MARQUIS. Maître Bertrand, il se pourrait !...

LE DUC. Oui, maître Bertrand, qui se permettait quelquefois de vous faire de la morale, maître Bertrand, qui n'aimait pas qu'on tuât ses lièvres, et que quelquefois, par parenthèse, vous traitiez un peu cavalièrement.

LE MARQUIS. Bertrand ! maître Bertrand, le duc de Menville... et sa fille ! Oh ! tout ce que je vois ici est comme un rêve, une illusion.

LE DUC. Je comprends votre étonnement, mon cher marquis ; vous venez de voir ma Louise.

LE MARQUIS. Louise !

LE DUC. Ma fille chérie, dont cet exil m'avait éloigné, et sans doute vous avez été frappé de la ressemblance de mon enfant avec cette petite Jeanne que nous avons couronnée rosière ensemble.

LE MARQUIS, très-troublé. Qui, qui, en effet, monsieur le duc.

LE DUC, avec gaieté.

Air de Partie et Revanche.

Maintenant vous devez comprendre
Le penchant qu'elle m'inspirait ;
Des pièges qu'on voulait lui tendre
Si mon appui la préservait,
C'est que là-bas elle me retraçait
Les traits de ma fille chérie,
Ses yeux si doux, son regard virginal...
Et je protégeais la copie
Par amour pour l'original.

LE MARQUIS. Oui, je... je vois... je comprends...

LE DUC. Plus tard, en embrassant ma fille, je me suis souvenu de Jeanne, j'ai voulu l'aider, la secourir dans sa misère. Pauvre enfant, on m'a dit qu'elle était morte.

LE MARQUIS. Morte ! oui, elle est morte !

LE DUC. Mais cette conversation semble vous déplaire.

LE MARQUIS. En effet, ce souvenir...

LE DUC. Parlons d'autre chose, d'un sujet plus gai, du mariage en question.

LE MARQUIS. Pardon, monsieur le duc, mais en ce moment... (A part.) Oh ! je souffre trop ! (Haut.) Je vous demanderai la permission de me retirer ; plus tard, si vous le voulez bien, j'aurai l'honneur de vous revoir.

LE DUC. A votre aise, marquis !

LE MARQUIS. A bientôt, monsieur le duc.

ENSEMBLE.

Air : Quadrille du Diable boiteux.

Pour calmer un peu ma raison,
Je dois quitter cette maison,
Quel mystère !
Mais que faire ?

Comment éclaircir mon soupçon ?

* Le Duc, le Marquis, Jeanne.

LE DUC ET JEANNE, à part.

Pour calmer un peu sa raison,
Il va quitter cette maison,
Du mystère !
Et j'espère

Dissiper bientôt tout soupçon.

Le Marquis s'incline et sort par la gauche au fond.

SCENE VII.

LE DUC, JEANNE.

JEANNE. Enfin, il est parti. Oh ! si vous saviez comme je souffrais en sa présence ! si vous saviez comme ses regards fixés sur les miens déchiraient mon âme, et comme j'ai dû me contraindre pour ne pas lui dire : Oui, c'est moi, bien moi, je suis Jeanne !

LE DUC. Allons, allons, calme-toi, mon enfant ; tu vois bien qu'il n'a rien soupçonné. Et comment aurait-il pu deviner la pauvre paysanne dans la jeune duchesse si élégante, si gracieuse ?

JEANNE. C'est à vous, monsieur le duc, que je dois ce changement ; ce n'était pas assez de m'avoir conservé cette vie que je sacrifiais à l'honneur, vous avez voulu faire de moi une femme du monde, vous m'avez donné des maîtres, des talents, presque de l'esprit. Oh ! comment reconnaitrai-je jamais tant de soins généreux ? trouverai-je dans ce pauvre cœur qui est tout à vous assez de reconnaissance pour payer vos bienfaits ?

LE DUC. Je ne veux, mon enfant, que ton affection, ta confiance ; et pour commencer, dis-moi, Jeanne, quel sentiment as-tu éprouvé en revoyant le marquis ?

JEANNE. Moi, monsieur le duc !

LE DUC. Autrefois, si j'ai bonne mémoire, malgré ta sagesse, le marquis ne te déplaçait pas. Allons, réponds sincèrement, mon enfant.

JEANNE. Avant son action coupable, j'en conviens, mon ami, ses dehors séduisants, ses qualités brillantes avaient pu me charmer.

LE DUC. Et cette tendre affection ne s'est pas réveillée à son aspect ?...

JEANNE. Je l'aimerais encore, quand tout à l'heure je l'ai revu, insouciant du passé, venant s'occuper d'un mariage, lui qui croit avoir causé ma mort ! Oh ! non, non, dans ce cœur il n'y a plus pour lui que de l'indifférence ou de la haine !...

LE DUC. Eh bien, écoute-moi donc, mon enfant, et si tu crois devoir quelque reconnaissance à l'homme qui t'a chérie et sauvée, ne ris pas de ma faiblesse, et ne méprise pas ma folie.

JEANNE. Vous mépriser, moi !

LE DUC. Jeanne, je suis un homme de l'autre règne, moi, un homme dont la vie s'est passée loin de la cour et au milieu des camps; je n'ai jamais eu d'autre passion que celle de la gloire, d'autre amour que l'amour du pays; en sorte qu'arrivé aux trois quarts de ma carrière, je m'applaudissais de n'avoir pas subi l'empire d'une femme, j'étais tout fier de ma vie de soldat, exempte d'amoureuse tendresse.... Je ne m'étais pas marié, mais le ciel m'avait envoyé dans ma petite Jeanne un enfant bien-aimé pour soutenir aujourd'hui mes pas chancelants, pour me fermer les yeux peut-être demain.

JEANNE, *émue*. Mon ami!

LE DUC. Oui, c'est ce que je me suis dit longtemps, c'est ce que j'ai cherché à me persuader plus tard, quand j'attribuais à ma tendresse de père cette tristesse qui m'accablait loin de toi, ce trouble qui m'agitait en ta présence, ce feu qui me brûlait quand mes lèvres touchaient ton front.

JEANNE, *à part*. Grand Dieu!

LE DUC. Oui, Jeanne, je le dis en rougissant, le vieux soldat dont les yeux ne s'étaient arrêtés avec amour que sur son drapeau, et qui n'adorait que la gloire, n'a pu te contempler chaque jour, admirer la grâce et l'esprit qui se développaient en toi, sans que son cœur endormi ne s'éveillât tout à coup.

Air de Colalto.

Jusqu'à présent je t'ai fait un secret
De cet amour dont je sentais la flamme;
Mais je le vois, hélas! il me tuerait
Si je le renfermais plus longtemps dans mon âme.

JEANNE.

Ah! pour mon cœur ce moment est bien doux,
Et je bénis ce que je viens d'apprendre;
Car je puis maintenant vous rendre
Tout le bonheur que j'ai reçu de vous.

LE DUC. Que veux-tu dire?

JEANNE. Oui, s'il ne faut que vous consacrer ma vie pour payer vos bienfaits.... dites un mot, un seul, et je suis votre femme.

LE DUC. Tu acceptes!... Tant de joie, de bonheur!.... Oh! c'est aujourd'hui que je suis heureux de ma fortune, c'est aujourd'hui que je suis fier de mon titre.

JEANNE, *avec agitation*. Seulement, j'ai une grâce à vous demander. Votre nièce se marie bientôt. Je voudrais être mariée avant elle; c'est une idée, une fantaisie d'enfant que vous excuserez!

LE DUC. Et que je m'empresserai de satisfaire; je vais donner des ordres, et si tu le veux, nous signerons le contrat aujourd'hui.... A mon âge on n'a pas de temps à perdre pour être heureux. Mais avant de te quitter, mon enfant, j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre.

JEANNE. Une bonne nouvelle?

LE DUC. Oui, jusqu'à présent tu avais vainement fait chercher tes sœurs! eh bien! Jeanne, je les ai retrouvées.

JEANNE. Est-il possible! mes sœurs, mes pauvres sœurs, je les reverrais! Oh! parlez, où sont-elles?

LE DUC. Dernièrement, à Paris, le hasard m'a fait rencontrer ces deux hommes qui les ont enlevées. Sans me faire connaître à eux, je leur ai donné une lettre de recommandation pour le duc de Menville dont je me suis dit l'homme d'affaires... et ils viennent d'arriver au château.

JEANNE. Ils sont ici!.... Oh! je veux les voir, je veux leur parler de mes sœurs.

LE DUC. Je vais te les envoyer; tu passeras aussi à leurs yeux pour la fille du duc de Menville.

Air: Ne raillez pas la garde citoyenne.

De tout régler je te laisse maîtresse;
Selon ton cœur agis donc envers eux.
Lorsque soi-même on est dans l'allégresse,
Il est si doux de faire des heureux!

JEANNE.

Je crains vraiment de vous être importune
Et d'abuser de vos dons...

LE DUC.

Eh! pourquoi?
Ce n'est pas moi qui donne ma fortune;
Dès aujourd'hui n'est-elle pas à toi?

ENSEMBLE.

De tout régler je te laisse, etc.

JEANNE.

De tout régler il me laisse maîtresse;
Selon mon cœur agissons envers eux;
Le plus beau droit que donne la richesse,
C'est ici-bas de faire des heureux.

Le Duc sort par la droite.

SCENE VIII.

JEANNE, *seule*.

Non, non, je ne l'aime plus ce marquis, puisqu'il songe à en épouser une autre... je ne dois plus l'aimer cet homme qui m'a poussée au désespoir... à la mort... Et en devenant sa femme, à lui, mon sauveur, mon ami, mon père, je serai heureuse... oh! oui, bien heureuse!... Après mon mariage, j'irai revoir mon pays; je serai riche, très-riche, et je pourrai sécher bien des larmes, adoucir bien des souffrances... Je ne devais pas rêver un autre bonheur, allons! ces deux hommes vont venir... ils ne me reconnaîtront pas... c'est à peine si je me souviens au village de m'être trouvée devant eux... Les voici!

SCÈNE IX.

FLORIMOND, JEANNE, BEAUVISAGE.

FLORIMOND, *bas*. La voilà ! tâchons d'obtenir ses bonnes grâces.

BEAUVISAGE, *de même*. Laisse-moi faire ; je comprends parfaitement les femmes.... je suis sûr de l'impressionner.

JEANNE. C'est vous, messieurs ! approchez. Mon père, sur la recommandation d'une personne qu'il affectionne particulièrement...

FLORIMOND. Ah ! oui... de maître Bertrand !

BEAUVISAGE. Tais-toi donc !

JEANNE. Mon père, disais-je, s'intéresse à vous !

BEAUVISAGE. J'en suis extrêmement flatté.

JEANNE. Il aime beaucoup les artistes.

BEAUVISAGE. C'est le plus bel attribut de la noblesse. (*Criant.*) Vive monseigneur !

JEANNE. Taisez-vous !

BEAUVISAGE, *à Florimond*. Tu es prié de te taire.

FLORIMOND. Mais je n'ai rien dit !

JEANNE. Je sais que vous n'êtes pas heureux, et comme je suis sur le point de contracter une brillante union, j'ai résolu de vous marier aussi.

BEAUVISAGE *et* FLORIMOND, *avec étonnement*. Nous marier !

JEANNE. Ne seriez-vous plus libres ?

BEAUVISAGE. Au contraire... absolument libres.

JEANNE. Et vous n'avez fait aucune promesse ? vous n'avez pris aucun engagement ?

BEAUVISAGE *et* FLORIMOND. Pas le moindre !

JEANNE. Ainsi vous n'aimez personne ?

BEAUVISAGE *et* FLORIMOND. Jamais !

BEAUVISAGE, *à part*. O Catiche ! je te blasphème !

FLORIMOND, *à part*. Je suis un gros gueux ! ô Madelon !

JEANNE, *à part*. Pauvres sœurs, ils vous ont déjà oubliées ! (*Haut.*) Vous me laisseriez donc maîtresse de vous choisir deux femmes ?

FLORIMOND. Comment donc ! de votre main j'accepterais les yeux fermés.

BEAUVISAGE. Ah ! pourvu cependant qu'elles ne jouissent d'aucune difformité désagréable...

FLORIMOND. Qu'elles ne soient ni trop louches ni trop bossues.

JEANNE. Elles sont très-jolies, et de plus, je leur donne à chacune une dot de vingt mille livres.

FLORIMOND. Vingt mille livres !

BEAUVISAGE. Est-il possible ? vingt mille livres à chacune ! J'accepte !

FLORIMOND. Nous acceptons !

JEANNE. C'est bien... plus tard nous nous reverrons*.

AIR : *Walse des Farfadets.*

Adieu, séparons-nous,

Mais je compte sur vous.

Ici vous me jurez

Qu'à mon gré vous vous marierez.

ENSEMBLE.

Adieu, comptez sur nous,

Nous sommes tout à vous,

Et dès que vous voudrez,

A vot' gré vous nous marierez.

Jeanne sort.

SCÈNE X.

BEAUVISAGE, FLORIMOND.

FLORIMOND. Vingt mille livres de dot ! je crois que je rêve !

BEAUVISAGE. Fais-moi le plaisir de me mordre quelque part ; j'ai peur d'être somnambule.

FLORIMOND. Mais ce n'est point une simple mortelle, cette fille de duc ! c'est une déesse... une fée bienfaisante !

BEAUVISAGE. C'est le nain jaune ou le diable boiteux !

FLORIMOND. Ah ça, mais j'y songe, et Madelon et Catiche, qu'est-ce qu'elles vont dire de tout ça ?

BEAUVISAGE. Ah ! diable, c'est juste ; je n'y pensais plus du tout !

FLORIMOND. D'abord, je n'oserai jamais dire à la mienne !

BEAUVISAGE. Ni moi à la mienne, ventre-bœuf !

FLORIMOND. Ah ! bah ! après tout, nous leur ferons du bien.

BEAUVISAGE. Nous leur offrirons une cent vingtaine d'écus pour épouser quelque paysan.

FLORIMOND. Enfin nous tâcherons de nous en débarrasser le plus convenablement...

BEAUVISAGE. Et le moins cher possible !

FLORIMOND. Ah ! que nous avons été bien inspirés de leur cacher notre démarche d'aujourd'hui et de ne pas les amener avec nous !

BEAUVISAGE. Ah ! fichtre ! elles auraient singulièrement nui à notre fortune ; leur présence au château aurait produit le plus mauvais effet... Mais je suis bien tranquille ! si celles-là peuvent soupçonner où nous sommes.

On entend un grand bruit de voix dans la coulisse.

* Florimond, Beauvisage, Jeanne.

CATICHE, *en dehors*. Je vous dis que j'en-trerai !

BEAUVISAGE. Ah ! ciel de Dieu ! qu'est-ce que je vois là ? Catiche qui se dispute avec le suisse du château.

FLORIMOND. Catiche ! nous sommes per-dus !

BEAUVISAGE. Au contraire, il me vient une idée... Écoute, et profite.

SCENE XI.

CATICHE, BEAUVISAGE, FLORIMOND.

CATICHE, Là, je savais bien qu'ils étaient ici ! et ce grand Alsacien qui voulait me bar-rer le passage !

BEAUVISAGE, *d'un air doux*. Comment ! c'est toi, chère amie ! quel fortuné hasard t'a jetée sur cette plage ?

CATICHE. Ah ! vous voilà donc, gros mons-tre ! vous aviez cru m'échapper ; mais j'ai un œil de *larynx*. moi, on ne me trompe pas facilement. Je vous ai suivi jusqu'ici... je vous aurais suivi jusqu'à la Jamaïque !

BEAUVISAGE. Heureusement pour toi que je me suis arrêté à Meudon... Mais c'est drôle, j'ai pourtant bien regardé sur la route, et je ne t'ai pas aperçue.

CATICHE. Pardine, je me dissimulais dans un coucou, ainsi que Madelon, que j'ai laissée pour faire le guet à l'autre porte du jardin.

FLORIMOND. Nous étions cernés !

CATICHE. Mais il ne s'agit pas d'elle pour le moment... (*A Beauvisage.*) Me direz-vous, infamie que vous êtes, pourquoi vous n'avez caché ce voyage et ce que vous venez faire dans ce château ?

BEAUVISAGE. Je viens pour une place.

CATICHE. Une place de quoi ?

BEAUVISAGE. Une place d'instituteur... Le seigneur de ce castel, qui est un amateur d'oiseaux, a entendu parler de mes talents en musique et de mon art à siffler des airs... il m'a fait venir pour me placer à la tête de sa volière... Je suis nommé précepteur en chef de ses chardonnerets !

CATICHE. Précepteur de ses chardonne-rets !

BEAUVISAGE. Aux appointements de dix mille livres par an, avec la table, l'éclairage, etc.

CATICHE. Et vous croyez que je donnerai dans ces fagots-là !

BEAUVISAGE. Ce ne sont pas des fagots, Catiche ! et soyez tranquille, vous ne tarde-rez pas à vous ressentir de ce bonheur !

CATICHE. Comment ! vous tiendriez la

promesse que vous m'avez faite jadis ! vous m'épouseriez ?

BEAUVISAGE. Je ne m'explique pas, Cati-che ; mais vous serez contente... Seulement il faut que vous rendiez un service à ce cher Florimond.

CATICHE. Un service ! comment ça ?

BEAUVISAGE. Tu sauras qu'on lui offre un mariage cosu...

CATICHE. A lui ?

BEAUVISAGE. A lui-même. Mais tu sens bien qu'il faut qu'il rompe avec toute incli-nation antérieure !

FLORIMOND. Ah ! mon Dieu ! il va me faire battre, c'est sûr !

BEAUVISAGE. Et nous comptons sur toi pour faire comprendre à Madelon...

CATICHE. Comment ! vous vous voudriez abandonner ma sœur !

FLORIMOND. L'abandonner ! jamais ! M'en débarrasser, je ne dis pas.

CATICHE. Mais c'est une horreur, une in-famie !... après les promesses d'hyménée que vous lui avez faites.

BEAUVISAGE. Oui, tu as raison, ce serait abominable si, comme toi, chère amie, elle était douce, aimable, économe...

CATICHE. Flatteur !

BEAUVISAGE.

AIR : *Aussi l'monde dit-il que je suis bien gentil.*

Si comme sa sœur
Elle était modeste,
Qu'elle eût ta douceur,
Ta vertu céleste,
Florimond serait
Un monstre, un volage,
Un anthropophage,
S'il l'abandonnait.
Mais elle est boudeuse,
Menteuse, capricieuse,
Et surtout très-hargneuse...

CATICHE. Ça, faut être juste, elle a un fichu caractère...

FLORIMOND. Elle est dépensière...

BEAUVISAGE. Exigante...

CATICHE. Et coquette donc !... En voilà une qui peut se flatter d'être coquette...

BEAUVISAGE. Ah ! oui !...

Suite de l'air.

Et voilà pourquoi
Il faut le soustraire à sa loi ;
Et ma foi,
Pour c't emploi,
Aujourd'hui nous comptons sur toi,
Oui, (6 fois) pour c't emploi
Nous comptons sur toi.

CATICHE. Dam, je sais bien qu'à sa place...
BEAUVISAGE. Et tu nous promets de lui dire...

CATICHE. La commission n'est pas bien

* Beauvisage, Catiche, Florimond.

agréable... mais puisque vous êtes décidé...
 FLORIMOND. Oh ! très-décidé... tout ce qu'il y a de plus décidé...

CATICHE. La chose lui paraîtra toujours moins pénible venant de moi... Allons, c'est dit, je la préviendrai.

BEAUVISAGE. Tu es charmante !... Mais j'y songe... elle est toujours de planton à la porte.

CATICHE. Tiens, c'est juste, je cours la relever. (*A part.*) Ça lui apprendra à me traiter toujours avec orgueil ; ça rabattra son caquet ! (*Haut.*) A tout à l'heure, je reviens !

Elle sort.

SCENE XII.

FLORIMOND, BEAUVISAGE, puis
 MADELON.

BEAUVISAGE, *la suivant.* Ne te presse pas, chère amie, ne te presse pas ! (*Revenant.*) Et d'une... A l'autre à présent !

FLORIMOND. Comment ! est-ce que tu crois que je vais l'attendre ?

BEAUVISAGE. Bien plus, tu vas me rendre le même service auprès de Madelon, lui répéter tout ce que j'ai dit à Catiche, et de cette manière nous en serons débarrassés l'une par l'autre sans qu'il nous en coûte aucun œil.

FLORIMOND. Mais songe donc qu'elles vont revenir ensemble.

BEAUVISAGE. Du tout ; si j'ai envoyé Catiche par là, c'est que j'ai aperçu Madelon qui nous cherchait par ici.

FLORIMOND, *regardant.* C'est, parbleu, vrai !... Ah ! délicieux fourbe, je te pénètre.

BEAUVISAGE*. Attention, la voilà.

MADÉLON, *entrant.* Enfin, je mets la main sur vous... ça n'est pas malheureux !... et cette Catiche qui me laisse faire le pied de grue !

FLORIMOND. Elle vient de sortir pour te chercher, chère amie.

MADÉLON. Mais vous, qu'est-ce que vous faites ici, s'il vous plaît ?

BEAUVISAGE, *bas, à Florimond.* Allons, entame, entame...

FLORIMOND. Ne te fâche pas, Madelon ; tu vas tout savoir ; je ne suis venu dans ce château que pour accompagner Beauvisage, qui veut se soustraire à Catiche !

MADÉLON. Comment, se soustraire...

BEAUVISAGE, *bas.* Ferme, en avant le grand mot !

FLORIMOND. Eh bien ! oui ; Beauvisage se trouve très malheureux auprès de ta sœur,

* Madelon, Florimond, Beauvisage.

et nous avons compté sur toi pour l'en affranchir.

MADÉLON*. L'en affranchir ! mais c'est révoltant ça... et vous croyez que je prêterai les mains...

FLORIMOND. Ah ! si comme toi, chère Madelon, elle était douce, aimable, économe ! si elle avait toutes ces vertus, toutes ces qualités qui font ton principal ornement.

MÊME AIR.

Si ta sœur avait
 Ton humeur égale,
 Ton esprit parfait,
 Ton am' de vestale,
 A son doux serment
 Beauvisag' fidèle,
 Eût brûlé près d'elle
 Éternellement.
 Mais elle est légère,
 Rageuse et colère,
 Enfin, c'est un' mégère...

MADÉLON. Ah ! dam, elle a un caractère horrible...

BEAUVISAGE. Elle est capricieuse...

FLORIMOND. Dépensière...

MADÉLON. Et de plus fort coquette...

FLORIMOND. Excessivement coquette !...

Achevant l'air.

Et voilà pourquoi
 Il faut le soustraire à sa loi,
 Et, ma foi,
 Pour c't'emploi,
 Aujourd'hui nous comptons sur toi.
 Oui, (6 fois) pour c't'emploi
 Nous comptons sur toi.

MADÉLON**, *à part.* Au fait !... elle qui fut toujours si fière avec moi... je suis bien aise de la faire enrager un peu.

BEAUVISAGE, *à part.* Bon petit cœur ! (*Haut.*) Eh bien ?...

MADÉLON. Eh bien ! c'est convenu... je m'en charge pour adoucir le coup.

BEAUVISAGE. Merci bien... Ah ! c'est un vrai service que vous me rendez là... surtout, ne lui dites pas trop brusquement : pauvre Catiche, elle est si nerveuse ! glissez-lui ça en douceur. (*A part.*) Ça nous donnera le temps de partir.

FLORIMOND***. Elle va revenir, nous te laissons.

MADÉLON. Ne vous éloignez pas, au moins.

FLORIMOND. Nous éloigner, jamais ! attends-nous dans le jardin, chère amie... attends-nous... (*A part.*) Attends-nous sous l'orme.

* Florimond, Madelon, Beauvisage.

** Madelon, Beauvisage, Florimond.

*** Madelon, Florimond, Beauvisage.

Air de Mila.

ENSEMBLE.

Chut! je l'entends... cette rupture
Lui causera peu d'agrément,
Et si son cœur, hélas! murmure,
Vous partagez son tourment.

Beauvisage et Florimond sortent.

SCÈNE XIII.

MADELON, puis CATICHE.

MADELON, seule. Ça n'est déjà pas une si bonne commission qu'ils m'ont donnée.... comment vais-je lui tourner ce compliment-là?...

CATICHE *, *entrant d'un air pensif, à elle-même.* Comment m'y prendre pour lui faire avaler la pillule?

MADELON, *à part.* La voilà!

CATICHE, *de même.* C'est elle! (*Haut.*) Eh bien! Madelon?...

MADELON. Eh bien! Catiche?

CATICHE. Comme te voilà sérieuse!

MADELON. Comme tu me parais pensive?

CATICHE. Ah! c'est qu'en te cherchant, je faisais des réflexions.

MADELON. Ah bah! juste comme moi quand tu es arrivée.

CATICHE. Je pensais à l'inconstance des amoureux!

MADELON. Je songeais à l'infidélité de ces gredins d'hommes.

CATICHE, *à part.* Ah bah! est-ce qu'elle se douterait?...

MADELON, *à part.* Est-ce que par hasard, elle s'attend?...

CATICHE. Vois-tu, ma pauvre Madelon, on ne peut compter sur rien dans la vie...

MADELON. Ni sur les amants.

CATICHE. Ni sur leurs promesses.

MADELON. Aussi, ma foi, lorsqu'on se voit trompée...

CATICHE. Abandonné!... trahi!

MADELON. Le meilleur parti, c'est d'en rire...

CATICHE. Et d'oublier les ingrats qui nous oublient.

MADELON. Ah! si mon amoureux voulait me planter là, plus souvent que je chercherais à le retenir!

CATICHE. Et moi donc!... ah! tu veux t'en aller, va t'en mon bonhomme!...

MADELON. Ah! mais!...

CATICHE. Et allez donc!

MADELON, *à part.* Eh bien! elle est mieux disposée que je ne m'y attendais!

CATICHE, *à part.* Je crois qu'elle appren-

* Catiche, Madelon.

dra la chose sans trop d'émotion... (*Haut.*) Pardine, ma chère, je suis bien aise de te voir ces sentiments-là, car, franchement, je craignais que ce que j'ai à t'annoncer...

MADELON. Comment, mais c'est moi, au contraire, qui ai quelque chose à t'apprendre.

CATICHE. Du tout!

MADELON. Si fait!

CATICHE. C'est moi que...

MADELON. C'est moi qui...

MADELON et CATICHE, *parlant à la fois.* Enfin ma chère, je viens de rencontrer Beauvisage, { et il m'a chargée de te donner ton congé!

Elles s'arrêtent et se regardent avec surprise.

CATICHE. Comment, mon congé à moi!

MADELON. Sans doute!

CATICHE. Non pas, c'est à toi!

MADELON. Jamais, par exemple!

CATICHE. Voyons, voyons, tâchons de nous entendre... tu dis donc que tout à l'heure...

MADELON. Beauvisage m'a priée de te donner ton compte!

CATICHE. Mon compte!... ah! le montre!... Eh bien! en même temps, Florimond me chargeait de t'offrir le tien.

MADELON. Le mien! le scélérat!... ils nous congédiaient en partie double.

CATICHE. Et ils croient que ça se passera ainsi!

MADELON. Que nous supporterons leur lâcheté sans mot dire.

CATICHE. Non, non, vengeance! vengeance!

MADELON. C'est ça, vengeance!...

Air : Ronde du Perruquier de l'Empereur.

Sans tarder davantage;

Où, courons après eux,

CATICHES.

Je veux à Beauvisage

Arracher les deux yeux.

ENSEMBLE.

Vengeons-nous! (*Bis.*)

Guerre à tout volage!

Vengeons-nous,

Qu'ils craignent not' courroux!

En avant, courons, (*bis*)

Nous les rattrapperons!

Sans tarder davantage,

Où, courons après eux!

Il faut, dans notre rage,

Leur arracher les yeux!

Elles sortent en courant par le fond à gauche.

SCÈNE XIV.

JEANNE, seule.

Elle arrive par la droite, au 2^{me} plan; elle est très-agitée, très-pâle.

Enfin, j'ai pu m'échapper, ces apprêts de

mariage, cette toilette qu'il fallait revêtir, et jusqu'à cet air joyeux qu'il fallait prendre... ici du moins, je suis seule, je puis me livrer à toutes mes pensées. Mais pourquoi donc cette tristesse qui m'opprime malgré moi?... ne vais-je pas épouser le meilleur des hommes, acquitter envers lui une dette sacrée... et puis, il me l'a dit tout à l'heure, ce mariage est tout son espoir, et s'il ne se réalisait pas, il en mourrait. Ciel ! le marquis !

Elle va pour sortir.

SCÈNE XV.

JEANNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. Eh quoi ! mademoiselle, vous me fuyez !

JEANNE. Pardon, monsieur, mon père m'attend, et je dois...

LE MARQUIS. De grâce, écoutez-moi, mademoiselle, ne me privez pas d'un bonheur que je cherchais sans oser l'espérer... d'un entretien d'où dépend peut-être le reste de ma vie.

JEANNE. Ce langage !...

LE MARQUIS. Ah ! dût-il vous déplaire, dussiez-vous me traiter d'insensé, de visionnaire, je ne m'éloignerai pas sans vous dire que je serais malheureux de ne plus vous revoir, vous, que je n'ai vue qu'un instant, vous, que je ne connais que depuis ce matin, et qui m'êtes si chère !...

JEANNE. Permettez, monsieur le marquis, est-ce toujours à cause de ma ressemblance !

LE MARQUIS. Eh bien ! oui, cet aveu n'est pas flatteur peut-être, mais j'aime en vous ces traits qui me rappellent la pauvre fille.

JEANNE. Ah ! prenez garde, monsieur, mon père m'a raconté cette histoire, et vous es-sayeriez en vain de me tromper.

LE MARQUIS. Et que vous a-t-il dit ?

JEANNE.

Air de la Fille du Danube.

Il m'a dit que de Jeanne,
La pauvre paysanne,
S'élevait la cabane
Près de votre manoir.
L'enfant n'avait sur terre
Pour biens que la prière,
L'image de sa mère
Qu'elle invoquait le soir.
Ce récit à mon âme
Est bien présent, hélas !
Aux pieds d'une autre femme,
Ah ! ne l'oubliez pas.

LE MARQUIS. Après ? après ?

JEANNE. Cette paysanne vous plut, et pour vous en faire aimer, vous voulûtes d'abord

tenter sa vanité par des offres brillantes ; mais Jeanne n'avait ni vanité ni ambition... et si elle eût aimé un seigneur, elle l'aurait aimé parce qu'il était bon, et non parce qu'il était riche.

LE MARQUIS. En effet, rien ne put l'éblouir !... aussi sage que belle, elle sut résister à tout.

JEANNE. Alors, m'a dit encore mon père, vous n'avez pas craint d'employer la violence, et un jour que sans défiance elle était venue au château pour recevoir la couronne réservée à l'innocence, à la vertu... vous l'avez enfermée chez vous pour la déshonorer.

LE MARQUIS. Grand Dieu ! que dit-elle ?

JEANNE. Et quand la pauvre fille se traînait à vos pieds, quand elle vous demandait grâce pour son honneur, pour sa vie, vous l'avez cruellement repoussée ; quand elle vous criait : Mais j'aime mieux la mort que la honte, monseigneur, ne me condamnez pas à mourir à quinze ans !... Vous avez été sans pitié... alors la pauvre enfant a appelé sa mère, et elle s'est élancée de votre balcon, en priant pour vous, en vous disant : Monseigneur, c'est vous qui me tuez, mais que Dieu vous pardonne ma mort !...

LE MARQUIS, dans le plus grand trouble. Oh ! assez ! grâce !... assez Jeanne !

JEANNE, changeant de ton. Mais remettez-vous donc, monsieur le marquis ; il n'y a pas de Jeanne, il n'y a pas de petite paysanne ici, vous n'avez devant vous que Louise de Menville.

LE MARQUIS. Oui, en effet, pardon, mille pardons, mademoiselle !... Mais comment monsieur le duc a-t-il pu savoir cette horrible scène dont personne ne fut le témoin ?

JEANNE. Vous aviez défendu à vos laquais d'entrer, mais vous ne pouviez prévoir qu'ils écouteraient à la porte.

LE MARQUIS. Oui, je comprends... mais ce qu'ils n'ont pu dire, c'est ce qui s'est passé dans mon cœur depuis ce jour fatal ; ce qu'ils n'ont pu révéler à personne, c'est le remords qui m'a poursuivi sans relâche, ce remords que j'ai voulu éteindre avec ma vie, au milieu des combats ; mais vainement je me suis élancé au plus fort de la bataille, Dieu m'avait marqué pour souffrir et pleurer ! je ne pouvais pas mourir !

JEANNE, émue. Mourir, vous vouliez mourir !

LE MARQUIS. Oui, car l'image de Jeanne me poursuit sans cesse... car, vous ferai-je cet aveu ? cette jeune fille que je ne faisais que désirer vivante, je l'ai aimée morte.

JEANNE. Qu'entends-je ?...

LE MARQUIS. Oui, je l'ai aimée comme s'il n'y avait entre elle et moi qu'une séparation passagère, comme si je devais la revoir un jour !

JEANNE. O ciel! que dit-il?

LE MARQUIS.

MÊME AIR.

La revoir! Je m'égare!
La tombe nous sépare...
Mais par un sort bizarre,
Je la retrouve en vous.
Oui, mon âme surprise,
De vous se sent éprise,
Et Jeanne ou bien Louise,
Je tombe à vos genoux;
Mon cœur regrette encore
La pauvre fille, hélas!
Et puisqu'il vous adore,
Il ne l'oublia pas!

JEANNE. Vous m'aimez, et vous pensez que je puis vous croire... quand vous venez ici pour contracter un mariage.

LE MARQUIS. Un mariage! mais je ne viens que pour le refuser.

JEANNE. Le refuser! serait-il vrai?

LE MARQUIS. Tenez, tenez, lisez cette lettre que j'écrivais à votre père, cette lettre où je lui dis que jamais je n'aimerai que Jeanne.

JEANNE, *à part, qui a parcouru la lettre.*
En effet, il y a cela!... O mon Dieu, mon Dieu, serait-il sincère!... m'aimerait-il encore!...

LE MARQUIS. Eh bien, vous ne répondez pas... vous détournez les yeux.

JEANNE, *à part.* Que lui dire? (*Haut.*) Ainsi, monsieur, si le ciel, si un miracle vous avait rendu Jeanne...

LE MARQUIS. Oh! j'aurais voulu lui donner ma vie, à défaut de mon nom, qu'un fatal serment m'eût empêché de lui offrir.

JEANNE. Un serment!...

LE MARQUIS. Oui, car mon frère avait deshonouré notre famille par une mésalliance, et mon père me fit jurer à son lit de mort de ne jamais épouser qu'une femme dont le nom serait aussi illustre que le nôtre...

JEANNE, *à part.* Et j'allais me trahir!

On entend une ritournelle.

LE MARQUIS. Quel est ce bruit? pourquoi ce monde qui vient ici?

JEANNE, *à part.* Ah! malheureuse! j'avais tout oublié... (*Haut.*) Monsieur le marquis,

ce bruit, cette fête vous annoncent mon mariage.

LE MARQUIS. Votre mariage!... Ah! quel que soit celui qu'on vous destine, je le tuerai.

JEANNE, *avec fermeté.* Monsieur, vous avez déjà causé la mort de Jeanne par votre amour; si vous tuez celui qui doit m'épouser... vous causerez aussi la mienne.

LE MARQUIS. Ah! malheur! malheur sur moi!

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, JEANNE, LE DUC, Tous
LES INVITÉS.

CHŒUR.

AIR : *Ah! quel plaisir! ah! quelle fête!*

Ah! quel beau jour! ah! quelle fête!
Célébrons tous, célébrons l'hymen qui s'apprête.
Cet instant doit combler leurs vœux,
Et leur promet (*bis*) des jours heureux.

A partir du chœur, musique à l'orchestre jusqu'à la fin de la scène, et finissant par un forté.

LE DUC, *entrant.* Que vois-je! le marquis!
(*Allant à Jeanne et lui offrant la main.*) Viens, Louise, on n'attend plus que toi.

JEANNE, *à part.* Grand Dieu!

LE MARQUIS, *bas, à Jeanne.* Mais où est-il donc cet homme qu'on vous destine... cet homme qui va devenir votre mari?

JEANNE, *bas.* Monsieur, au nom du ciel!

LE MARQUIS, *de même.* Un mot seulement! l'aimez-vous?

LE DUC, *qui l'a entendu.* Que dit-il?

JEANNE, *au Duc.* Mon ami!

LE MARQUIS. Répondez de grâce!

JEANNE, *au Marquis, avec effort.* Oui, monsieur le marquis, je l'aime!

LE DUC. Chère enfant!

LE MARQUIS. Adieu donc, adieu pour jamais!

Il s'éloigne précipitamment.

JEANNE, *à part.* Parti!... parti!... Ah malheureuse... et je l'aime!

Elle tombe évanouie sur un banc de gazon à droite; on s'empresse autour d'elle.

ACTE TROISIÈME.

Une chaumière. Porte au fond; à droite, une autre porte; au fond, à gauche, un buffet. Au premier plan, une table, deux chaises et un escabeau; à droite, un grand fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MÉDECIN, LE DUC, DOMESTIQUES.

Au lever du rideau, les domestiques achèvent de ranger.

LE DUC. C'est bien... vous avez tout mis en ordre dans cette chaumière; lorsque Louise arrivera.... elle trouvera tout comme autrefois... (*Sur un geste du Duc, les domestiques sortent par le fond.*) Eh bien, docteur... vous le voyez, je me conforme en tout à vos ordonnances... quand vous avez pensé que l'air du pays pourrait être salutaire à ma pauvre Louise, je l'ai amenée ici... elle a voulu revoir cette chaumière, qui doit lui rappeler les beaux jours de son enfance, ses doux souvenirs d'autrefois... et vous m'avez engagé à céder à ce désir...

LE MÉDECIN. Sans doute, monsieur le duc.

LE DUC. Hélas! depuis cette fatale cérémonie, depuis le coup terrible qu'elle a ressenti... pauvre enfant, je la vois languir et dépérir de jour en jour, sans qu'il soit possible d'apporter du soulagement à son mal... Je vous en prie, docteur, parlez-moi sincèrement... que pensez-vous de son état?... croyez-vous qu'il y ait encore quelque espoir de la sauver?

LE MÉDECIN. Je l'espère, monseigneur; mais c'est une souffrance morale contre laquelle l'art est impuissant... il faut donc tout attendre de la nature.

LE DUC. Et vous pensez que l'aspect de cette chaumière...

LE MÉDECIN. Doit amener un heureux résultat. Oui, monsieur le duc, dans les affections nerveuses, les maladies de langue, les émotions douces, l'influence de l'air natal peuvent quelquefois produire de salutaires effets... espérons, monsieur le duc.

LE DUC, avec un soupir. Oui, espérons!

UN DOMESTIQUE, entrant. Deux hommes assez singuliers demandent à parler à monseigneur; ils disent arriver de Paris et être recommandés à monsieur le duc...

LE DUC. Ah! je sais ce que c'est... faites-les entrer.

Le Domestique sort.

LE MÉDECIN. Dois-je me retirer?

• Le Médecin, le Domestique, le Duc.

LE DUC. Non, restez, docteur.

LE DOMESTIQUE, revenant. Les voilà, monseigneur.

Il sort.

SCÈNE II.

LE DUC, BEAUVISAGE, LE MÉDECIN, FLORIMOND.

BEAUVISAGE. Monseigneur le duc de Menville, s'il vous plaît?

LE MÉDECIN. Le voici...

BEAUVISAGE, étonné, à part. Lui!... maître Bertrand... (*Haut.*) Pardon, j'ai dit monseigneur le duc de Menville, s'il vous plaît.

LE DUC. Approchez, c'est moi.

BEAUVISAGE. Vous! Ah! bah!

FLORIMOND. Est-il possible!

BEAUVISAGE. Ah! monseigneur, pardonnez si...

LE DUC. C'est bien... plus bas.

BEAUVISAGE, étonné. On nous écoute?

LE MÉDECIN. Non; mais monseigneur a besoin de tranquillité... il est dans une situation d'esprit...

FLORIMOND. Hein? est-ce qu'il serait fou?

BEAUVISAGE. Ah! très-bien... (*Parlant très-bas.*) Monseigneur a eu la bonté de nous faire prévenir...

LE DUC. Oui, je sais ce que ma pauvre enfant veut faire en votre faveur... Vous vous êtes plusieurs fois présentés à mon château de Meudon?

BEAUVISAGE. Dix-sept fois, monseigneur.

FLORIMOND. Dans l'espoir d'obtenir une audience de notre aimable protectrice... mais...

LE DUC. Elle était trop souffrante, trop malade pour vous recevoir... mais elle n'a cessé de penser à vous...

BEAUVISAGE. A nous!... (*Très-fort.*) Eh quoi! monseigneur, elle aurait...

LE DUC. Plus bas, vous dis-je!

BEAUVISAGE. Ah! pardon, j'oubliais!... (*Très-bas.*) Elle aurait eu la bonté de songer à nous!

LE DUC. Et à mon départ pour la Bretagne, j'avais donné l'ordre, si vous vous représentiez au château, de vous amener ici.

BEAUVISAGE. Ah! bon, bon, je comprends

tout à présent. C'est vous qui nous avez fait enlever.

LE DUC. Enlever!

BEAUVISAGE. Voilà ce que c'est, monseigneur. Il y a huit jours nous nous présentons à votre château de Meudon.

FLORIMOND. Nous demandons à parler à monsieur le duc.

BEAUVISAGE. Monseigneur est absent, nous dit le suisse... mais ne vous appelez-vous pas Beauvisage et Florimond? En effet, nous répondons à ces noms propres... Alors, réplique l'Helvétien, j'ai reçu l'ordre de vous faire conduire près de monseigneur... Et il ajoute ce mot que je n'oublierai de ma vie : Attendez!

FLORIMOND. Nous attendons donc. Au bout de quelques minutes, deux grands diables de domestiques arrivent, ils nous prennent chacun sous un bras, et nous font monter en voiture.

LE DUC. C'était par mon ordre.

BEAUVISAGE. Je ne me plains pas du procédé... Nous demandons aux laquais où ils nous mènent; ils nous répondent : Près de monseigneur, qui vous attend... La voiture part, et nous roulons. Bon! dis-je à Florimond, je vois ce que c'est... Monseigneur est allé dîner en ville; il nous attend pour manger la soupe avec lui. (*Elevant la voix.*) Cet imbécile de Florimond partage cet avis.

LE MÉDECIN. Plus bas donc, plus bas!

BEAUVISAGE. Ah! c'est juste, pardon... (*A voix très-basse.*) Une heure, deux heures se passent, et les chevaux continuent à galoper... et huit jours après nous étions en Bretagne...

FLORIMOND. Où on nous a dit que vous étiez arrivé depuis hier, et nous venons...

LE DUC. C'est bien. Il s'agit de réaliser une promesse qui vous a été faite à Meudon il y a trois mois.

FLORIMOND. Oui, monseigneur; une promesse d'hyménée...

BEAUVISAGE. Et une dot de vingt mille livres pour dorer ce lien charmant.

LE DUC. Eh bien, c'est dans ce pays que vous devez trouver les deux épouses auxquelles on doit vous unir.

FLORIMOND. Ah! c'est en Bretagne! Alors je m'explique le voyage qu'on nous a fait faire!

BEAUVISAGE. Tiens, tiens, tiens... en Bretagne! depuis nos deux conquêtes je n'avais plus d'estime pour cette province. O Bretagne! je vénère ton beurre et tes sardines, mais je n'adore plus ton beau sexe!

LE DUC, froidement. Vous êtes libres de refuser la main de celle qu'on vous destine.

FLORIMOND. Ah! bah! on peut prendre la

dot sans l'épouse... Mais ça m'irait beaucoup.

BEAUVISAGE, à part. Qu'est-ce qu'il dit? (*Haut.*) Veux-tu bien te taire!

FLORIMOND. Ah! c'est juste, faut pas crier. (*Parlant à voix basse.*) Ça m'irait... ça m'irait beaucoup.

BEAUVISAGE. Eh! non, je te dis de te taire, de ne pas dire des bêtises.

FLORIMOND. Des bêtises? tu trouves!

LE DUC. Il suffit. Retournez à l'auberge où vous êtes descendus... quand il le faudra, je vous ferai appeler.

BEAUVISAGE. Nous obéissons, monseigneur. Allons, viens, Florimond, retournons à l'auberge.

FLORIMOND. Comment, à l'auberge!

BEAUVISAGE. Seulement je crois devoir prévenir monseigneur que notre auberge... c'est le château du marquis de Thémènes.

LE DUC. Le marquis de Thémènes! Il serait ici?

BEAUVISAGE. Depuis bientôt trois mois, à ce qu'il nous a dit.

FLORIMOND. Et où il vit d'une façon peu divertissante... il est triste, malheureux, morose. Ah! les philosophes ont bien raison; la fortune ne suffit pas pour donner le bonheur.

BEAUVISAGE. C'est juste, il faut encore la manière de s'en servir.

On entend le bruit d'une voiture.

LE DUC. Voici Louise! Venez, venez, docteur... allons soutenir la pauvre malade.

ENSEMBLE.

AIR : *Valse de Burgmüller.*

Allons, docteur, courons au-devant d'elle,
La pauvre enfant nous réclame aujourd'hui;
Si jeune encor, c'est elle qui chancelle,
Quand j'espérais la prendre pour appui!...

LE MÉDECIN.

Oui, monseigneur, courons au-devant d'elle,
La pauvre enfant nous réclame aujourd'hui;
Si jeune encor, c'est elle qui chancelle,
Quand vous deviez espérer son appui!...

BEAUVISAGE ET FLORIMOND.

Où donc vont-ils, et quel soin les appelle?
Eh! quoi! sa fille est malade aujourd'hui!
Je plains vraiment la pauvre demoiselle,
Et j'aimerais à lui servir d'appui!...

Le Duc et le Médecin s'éloignent par le fond.

FLORIMOND. Mais quelles peuvent être ces femmes qu'on veut nous donner?

BEAUVISAGE. Et qui nous attendent en Bretagne. Ah! bah! que nous importe! au même prix j'épouserais...

FLORIMOND. Chut! j'entends monseigneur qui revient...

BEAUVISAGE. Regarde donc! c'est elle, notre jeune protectrice. Ah! mon Dieu! comme elle est pâle! comme elle est changée!

* Le Médecin, Beauvisage, Florimond, le Duc.

SCÈNE III.

FLORIMOND, BEAUVISAGE, JEANNE
arrive soutenue par LE DUC et LE
MÉDECIN.

ENSEMBLE.

AIR des *Diamants de la couronne.*

JEANNE.

Donnez-moi le bras
Et guidez mes pas...
Bords chéris
Du pays
Que j'aimais tant jadis,
Quoi ! je vous revois !
Quel bonheur pour moi !
Votre aspect enchanteur
Emplit mon cœur !

LE DUC et LE MÉDECIN.

Donnons-lui le bras
Et guidons ses pas...
Bords chéris
Du pays
Qu'elle aimait tant jadis,
Ranimez sa foi !
Déjà, je le voi,
Votre aspect, de bonheur
Emplit son cœur !

BEAUVISAGE et FLORIMOND.

Il lui faut leurs bras
Pour guider ses pas !
Et jadis
Si jolis,
Ses attraits sont flétris !
Est-ce elle, ma foi,
Qu'ainsi je revoi ?...
Son aspect, sa pâleur
Glacent mon cœur !

*Pendant la ritournelle finale, le Médecin fait signe
à Beauvisage et à Florimond de se retirer.*

SCÈNE IV.

LE MÉDECIN, JEANNE, LE DUC.

LE DUC. Eh bien, chère enfant, comment
te trouves-tu ?

JEANNE. Mieux... oh ! beaucoup mieux,
mon ami... l'air de ce pays, l'aspect de ces
belles campagnes, remplissent mon cœur
d'émotion et de joie... il me semble que je
respire plus librement !... Voilà donc ma
chaumière ! ma pauvre chaumière où je suis
née, où j'ai vécu longtemps si tranquille, si
joyeuse ! (*Au Duc.*) Ah ! mon ami, que vous
êtes bon de m'y avoir ramené ! si vous saviez
ce qui se passe dans mon âme... Si vous saviez
quel bonheur on éprouve à revoir les lieux de
son enfance... si vous saviez comme, nous au-
tres Bretonnes, nous aimons notre pays !

LE DUC. Allons, allons, mon enfant, calme-

toi... cette exaltation pourrait te faire du
mal.

JEANNE. Du mal !... Oh ! non, le bon-
heur ne peut pas en faire... et c'est du bon-
heur, de la joie que je ressens en me retrou-
vant ici où tout me retrace un souvenir...
Tenez, cet escabeau, c'est là que je m'asseyais
au retour des champs... c'est dans ce petit
verger là-bas que j'allais faire de l'herbe pour
ma bonne chèvre Jacqueline... et ce petit
miroir où se regardaient mes sœurs pour se
parer... le voilà !... et ce grand foyer où je
préparais le repas du soir... le voici !... et
cette croix en ébène devant laquelle je fai-
sais ma prière... tout cela est encore ici !...

AIR de l'*Ermite de Saint-Avelle.*

Doux souvenirs que rien n'efface,
Oui, je les touche et les vois tour à tour,
Et chaque objet est encore à sa place,
Comme s'il eût attendu mon retour.
Ah ! quel plaisir en cet instant j'éprouve !
Après trois ans je reviens au pays,
Et tout d'abord je me retrouve
Au milieu de mes vieux amis.

LE MÉDECIN. Voyons, voyons, il ne faut
pas vous fatiguer... Venez vous asseoir.

JEANNE. Oui, oui, là dans ce grand fau-
teuil où se reposait ma bonne mère... dans
ce fauteuil où il me semble la voir encore
quand elle m'a bénie pour la dernière fois.
Ah ! je veux venir m'y asseoir chaque jour ;
c'est là qu'est morte ma pauvre mère... c'est
aussi là que je veux mourir !...

LE DUC, *s'approchant.* Louise, mon en-
fant, au nom du ciel, éloigne ces tristes pen-
sées.

LE MÉDECIN. Allons, allons, restez là.

Il l'oblige à s'asseoir.

JEANNE. Pardon, docteur... c'est fini... ne
vous fâchez pas... je vous promets d'être bien
calme, bien tranquille.

LE MÉDECIN. Songez que du repos dépend
votre guérison.

LE DUC. Et songe que de ta guérison dé-
pend mon bonheur.

JEANNE, *avec sensibilité.* Mon ami !... je
tâcherai de guérir pour vous.

LE MÉDECIN. Je vous laisse, monsieur le
duc... si mes secours devenaient nécessaires,
appelez-moi, je ne m'éloignerai pas.

LE DUC. Allez, docteur, allez !

Le Médecin sort par le fond.

SCÈNE V.

LE DUC, JEANNE.

LE DUC, *prenant une chaise et venant
s'asseoir auprès de Jeanne.* Jeanne... mon
enfant... depuis trois mois tu souffres, et
jusqu'ici tu t'es obstinée à cacher la véritable

cause de ta souffrance... mais ce secret que tu n'as voulu confier à personne... je l'ai surpris, moi... je l'ai deviné...

JEANNE. Un secret ! Mais non, je vous assure, je n'ai pas de secret...

LE DUC. Jeanne, j'ai pour toi le cœur d'un véritable père, et le cœur d'un père ne peut pas se tromper.... Pauvre enfant.... tu l'aimes !

JEANNE. O ciel !... que voulez-vous dire ?

LE DUC. Rassure-toi : mon intention n'est pas de t'adresser des reproches. C'est un ami qui te parles... un ami qui depuis longtemps a sacrifié son propre bonheur au tien...

JEANNE, *lui prenant la main*. Que vous êtes bon !

LE DUC. Laisse-moi achever.... dans le délire qui s'est emparé de toi à la suite de cette fatale cérémonie, tu prononçais un nom... et ce nom c'était celui du marquis.

JEANNE. Le nom du marquis !

LE DUC. Alors, j'ai compris toute la vérité. Tu l'aimais, et la crainte seule de m'affliger avait retenu l'aveu de ton amour...

Ils se lèvent.

JEANNE. O le plus généreux des hommes ! et depuis ce temps vous ne m'avez plus parlé de ce mariage, si brusquement interrompu. Oui, vous aviez lu dans mon cœur ; oui, je l'aime, mon ami, je l'aime avec passion, avec délire, mille fois plus que cette vie qui m'abandonne. (*Se mettant à genoux.*) Oh ! pardonnez-moi ; je suis bien coupable, bien ingrate, envers vous si noble et si généreux envers vous qui m'avez devinée, qui ne m'avez pas adressé un reproche...

AIR : *J'en guette un petit.*

Que de bonté ! .. quelle noble indulgence !
Quoi ! vous connaissiez mes secrets,
Et cependant vous gardiez le silence,
Et vous me cachiez vos regrets ! ..

LE DUC.

Oui, notre hymen était une chimère,
Et j'y devais renoncer sans retour...
Mais pour garder mes droits à ton amour,
Je suis redevenu ton père !...

Et puisque l'absence du marquis t'afflige, eh bien ! nous le chercherons. Tu le reverras un jour, peut-être bientôt.... oui, oui, quelque chose me dit qu'avant peu...

JEANNE. Et à quoi me servirait de le revoir?... son retour ne ferait qu'augmenter mes regrets, ma douleur.

LE DUC. Comment ! que dis-tu ?...

JEANNE. Vous le savez bien, mon ami, une barrière insurmontable s'élève entre nous...

LE DUC. Un préjugé de naissance, de famille, qu'on peut vaincre...

JEANNE. Non, mais un serment fait au bord d'une tombe, et qu'on ne doit pas violer...

LE DUC. Mon Dieu !... pourquoi se désoler... ne peut-on pas trouver un moyen?... Allons, Jeanne, un peu de courage...

JEANNE. Oui, vous avez raison... Je veux écarter ce souvenir... et pour commencer je veux revoir la petite chambre que j'occupais... (*Elle se lève.*) Où j'ai laissé mes habits de pauvre paysanne... (*Souriant.*) Ces habits avec lesquels j'étais si laide... et si heureuse alors que je vivais avec mes sœurs. (*Tout en marchant appuyée sur le bras du duc.*) Mes sœurs, je les reverrai, n'est-ce pas?... Elles m'ont causé bien du chagrin, mais je sens que je les aime toujours...

LE DUC. Oui, oui, tu les reverras... nous vivrons tous heureux, réunis... Va, va, mon enfant... et bon espoir !

Il l'embrasse.

JEANNE, *lui prenant les mains et les baisant*. Mon ami, mon père !...

Elle sort à droite.

SCENE VI.

LE DUC, *seul*.

Oh ! je la perdrai, je le vois bien ; chaque jour ses joues se flétrissent, sa pauvre tête s'incline vers la terre.

AIR : *Muse des bois*, etc.

Par la douleur son âme desséchée,
Languit, hélas ! au terrestre séjour,
Et tristement sur sa tige penchée
La pauvre fleur dépérit chaque jour.
Dieu tout-puissant, pardonnez ce murmure,
Mais sur son bras j'espérais m'appuyer ;
Pourquoi changer les lois de la nature ?
Est-ce au vieillard à rester le dernier ?...

Elle craignait de me désespérer... c'est lui, lui qu'elle aime, je ne m'étais pas trompé... Allons, béni soit le hasard qui a ramené le marquis en Bretagne... n'hésitons pas... écrivons-lui.... Oui, je dois tout essayer, quoi qu'il puisse en coûter à mon cœur... (*Il se met à une table et parle en écrivant.*) Il saura tout ce qu'elle a souffert loin de lui, il apprendra ses regrets, son amour... et s'il l'aime aussi lui.... ce n'est pas le serment qu'il a fait qui pourra empêcher ma pauvre Jeanne d'être rendue à la vie, au bonheur...

CATICHÉ, *en dehors*. Allons, allons, Madeleine, du courage !... encore un pas, et nous y voilà !...

LE DUC, *se levant*. Hein... qui vient ici ? (*Il va regarder.*) Que vois-je ?... Je ne me trompe pas... ce sont bien les deux sœurs de Jeanne... Pauvres filles ! dans quel dénûment !... Courons la prévenir !... j'enverrai ensuite cette lettre...

Il sort par la droite.

SCÈNE VII.

CATICHE, MADELON, puis JEANNE.

Catiche et Madelon sont mal vêtues, et leurs souliers sont couverts de poussière.

CATICHE. Enfin nous y voilà... nous sommes rendues...

MADELON. Ah! oui! rendues, c'est le mot... Seigneur de Dieu! quel voyage! CATICHE. Le fait est qu'il y a un fier ruban de queue de Paris en Bretagne...

MADELON. Voilà plus de vingt jours que nous marchons... et c'est pénible quand on va à pied.... et qu'on ne loge pas dans les meilleures auberges.

CATICHE. Je crois bien... la plupart du temps nous couchions à l'auberge de la belle étoile....

AIR : *Mes chagrins sont finis.*

Seigneur Dieu ! que de maux !
En v'là-t-il des traverses !
Sans compter les averses
Qui nous tombaient sus l'dos ;
Quand nous avions trop faim
Nous dormions un p'tit brin ;
Pour épargner not' bourse
Nous buvions à quèqu'source.
Que le ciel soit béni !
Plus d'chagrin, plus d'misère !
N, i, ni, c'est fini,
J'ai revu ma chaumière.

MADELON.

Après tant de tourments,
Nous v'là donc au village !
Ma foi, c'est pas dommage !...
Je dis qu'il était temps !
Quand j'ai r'vu not' clocher
Je sentais approcher
La fin de mes tortures...
Et cell' de mes chaussures !...

ENSEMBLE.

Que le ciel soit béni, etc.

MADELON. Hein!... qu'est-ce qu'aurait dit, autrefois, quand nous sommes parties du pays en voiture... que nous y reviendrions sur nos pauvres jambes... comme des simples rien du tout?... Moi qui devais faire fortune, à ce que disait Florimond, moi qui devais briller dans le monde... je serai bien contente si je trouve une place de fille de ferme..

CATICHE. Et moi donc, qui devais jouer les reines, les Cléopâtre au grand Opéra. Voilà Cléopâtre qui va garder les dindons...

MADELON. Ah! les monstres! les scélérats! nous ont-ils assez victimées, abusées, séduites!...

CATICHE. Par bonheur, on nous a fait savoir que quelqu'un se présentait pour acheter notre chaumière... et nous nous sommes mises en route pour le pays...

MADELON. Dam... c'est ce que nous avions de mieux à faire.... que serions-nous devenues en restant à Paris, après l'abandon de nos volages?... Pourvu encore qu'on n'aille

pas refuser de nous reconnaître... en notre absence il a dû se faire tant de changements ici!...

CATICHE. Oh! oui, tout doit être bien changé.... à commencer par notre chaumière.... (*Regardant autour d'elle.*) Ah! mon Dieu!.... qu'est-ce que je vois là!....

MADELON. Quoi donc?...

CATICHE. Mais regarde donc, Madelon, tout est dans le même état qu'autrefois.

MADELON. C'est, ma foi, vrai, tout est propre, rangé.

CATICHE. Je devine... c'est cet acquéreur qu'aura voulu l'entretenir.

MADELON. En ce cas, il aurait bien dû l'entretenir aussi de comestibles... Je meurs de faim.

CATICHE. Oui, compte là-dessus... plus souvent qu'il y aura mis quelque chose à manger!

MADELON. Je me rappelle qu'à notre départ il restait encore un peu de lard et une miche de pain.

CATICHE. Oui, mais depuis trois ans le lard ne doit pas être bien frais, et la miche doit être fièrement dure.

MADELON. Enfin, c'est égal, j'ai un appétit à digérer des cailloux. Faisons toujours l'inspection... (*Elle ouvre le buffet.*) Ah! ciel! est-il possible? un pâté, du pain, du vin!

CATICHE. Ah bah! tu veux m'attrapper sans doute!

MADELON. Mais non, mais non; vois plutôt! tout ça y est.

CATICHE, regardant **. Ah ça, mais c'est comme dans les contes des fées; est-ce que notre chaumière serait la demeure de quelque enchanteur?

MADELON. Ah! mon Dieu, voilà la peur qui me prend.

CATICHE. Bah! bah! ne nous inquiétons pas de ça.... nous avons de quoi étancher notre faim; vite, mettons-nous à table.

MADELON. Au fait, tu as raison... à table. Ah! le couvert va être bientôt mis, je t'en réponds...

ENSEMBLE.

AIR : *Du lever.*

Vite, dressons la table;
Ce repas délectable,
Ma foi, nous est bien dû;
Y a si longtemps, ma chère,
Qu'on nous n'avons fait bonn' chère!
Réparons l' temps perdu.

Pendant le chœur elles préparent la table, et mettent dessus le pain et le pâté.

CATICHE. Là, c'est déjà fait; maintenant, asseyons-nous et mangeons...

MADELON. Oui, mangeons... Elles s'asseyent chacune au bout de la table, et se regardent interdites.

* Madelon, Catiche.

** Catiche, Madelon.

CATICHE. Madelon !

MADELON. Catiche !

CATICHE. Nous voilà juste comme autrefois en face l'une de l'autre.

MADELON, *émue*. C'est vrai ; mais il manque quelqu'un, là, au milieu de nous.

CATICHE. Oui, cette pauvre Jeanne.

JEANNE, *paraissant, vêtue en paysanne, à part*. Elles parlent de moi !

MADELON. C'est là qu'elle s'asseyait... sur cet escabeau qui est vide aujourd'hui... Pauvre sœur, sans notre cruel abandon, peut-être existerait-elle encore.

JEANNE, *à part*. Elles me regrettent !

CATICHE, *pleurant*. Tiens, Madelon, ce souvenir m'a coupé l'appétit.

MADELON, *sanglotant*. Et moi, l'émotion, les larmes m'étouffent.

JEANNE, *à part*. Elles pleurent !... ah ! c'en est trop !

CATICHE. Et nous avons pu l'abandonner... malgré ses prières, malgré ses larmes... et nous avons été sourdes à ses avis...

MADELON. Elle n'avait que trop prévu ce qui nous est arrivé. Te rappelles-tu, sœur, ce qu'elle nous disait au moment du départ ?

CATICHE. Hélas ! oui, je m'en souviens !

Aia : *Du soleil de Bretagne.*

Elle disait, croyant nous retenir : [pagne ?

« Quoi ? vous m'quittez, moi vot' sœur, vot' com-

» Not' petit champ, notre belle Bretagne,

» Vous les quittez pour n'y plus revenir ?

Pendant le commencement de ce couplet, Jeanne est venue s'asseoir sur l'escabeau au milieu de ses sœurs. Catiche, suffoquée par les sanglots, s'arrête, et Jeanne continue.

JEANNE. Suite de l'air :

» Et cette croix de pierre

» Où repos' notre mère,

» Où nous mêlions, mes sœurs,

» Nos larmes et nos fleurs. »

À la voix de Jeanne, Catiche et Madelon se sont levées en jetant un cri de surprise et d'effroi, et pendant qu'elle chante, la contemplent avec stupeur ; à la fin du quatrain, elles s'écrient :

Grand Dieu !... est-ce une illusion ?... Jeanne !

JEANNE " achevant l'air.

Oui, sœurs, c'est moi qui toujours vous chéris, Qui depuis lors vous attends, vous espère...

Car il n'est rien, rien sur la terre

Qui vaille la chaumière

Et le ciel du pays !...

MADELON. Jeanne !... il serait possible, ce serait toi... bien toi, que nous revoyons ici !

JEANNE. Oui, c'est moi, votre sœur qui vous retrouve enfin, qui ne vous quittera plus.

CATICHE. Jeanne, que nous avions pleurée, que nous avions crue morte... Mais quel prodige ?...

JEANNE. Oh ! laissez-moi d'abord vous em-

» Catiche, Jeanne, Madelon.

brasser... vous presser sur mon cœur... Mes sœurs, mes bonnes sœurs !... combien j'ai souffert de notre séparation ! mais votre retour termine toutes mes douleurs.

MADELON. Comment, Jeanne, tu nous aurais pardonné ?

JEANNE. Pardonné !... est-ce qu'en cet instant je puis songer à autre chose qu'au bonheur de vous revoir ?... Depuis longtemps, c'est la première fois que je suis heureuse, la première fois que je pleure. Hélas ! qui m'eût dit, il y a trois ans, quand je vivais ici si insouciant et si gaie, qu'un jour, je m'estimerais heureuse de pouvoir pleurer !

CATICHE, *avec intérêt*. En effet, Jeanne, tu es pâle, tu parais souffrante ! est-ce que toi aussi, tu as des chagrins ?

MADELON. Mais sois tranquille ; à l'avenir, tu ne te fatigueras plus dans la chaumière.

CATICHE. Au lieu de te faire travailler toute seule pour nous deux...

MADELON. Nous travaillerons toutes les deux pour toi seule.

CATICHE. Et tes chagrins, nous les partagerons avec toi.

JEANNE. Plus tard, vous saurez tout... Occupons-nous d'abord de vous, de votre bonheur ; pauvres sœurs, vous avez été cruellement punies... mais dès aujourd'hui vos malheurs finiront.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, CATICHE, JEANNE, MADELON.

LE MARQUIS, *entrant avec agitation, une lettre à la main*. De qui peut venir cette lettre mystérieuse qui me dit de me rendre dans cette chaumière ?

JEANNE. Quelqu'un.... (*Apercevant le Marquis.*) O ciel ! lui, lui, ici !... (*Elle chante.*) Ah !

Elle tombe évanouie dans le grand fauteuil.

LE MARQUIS. Grand Dieu !... que vois-je ? Oh ! cette fois, je ne m'abuse pas, c'est elle, c'est bien elle.

CATICHE. Ah ! mon Dieu, elle se trouve mal.

MADELON, *criant*. Au secours ! quelqu'un... au secours !

LE MARQUIS, *à genoux*. Jeanne, au nom du ciel !... reviens à toi, pardonne-moi.

MADELON. Attendez, elle rouvre les yeux.

LE MARQUIS. Jeanne !

JEANNE. Lui !...

LE MARQUIS. Oui, Jeanne, oui, c'est moi qui cette fois t'ai retrouvée, car ce n'est point un songe... je te revois... je tiens ta main dans la mienne, je suis à tes pieds... Tu es bien ma Jeanne, n'est-ce pas ?

JEANNE. Oui, monsieur le marquis, et vous ne vous trompez pas plus aujourd'hui

que vous ne vous trompiez il y a trois mois.

LE MARQUIS. Comment ! la fille du duc, cette jeune Louise...

JEANNE. C'était moi, c'était Jeanne !

MADELON, *bas*. à *Catiche*. Notre sœur a été duchesse.

JEANNE. Un homme généreux, un noble et digne seigneur, que nous ne connaissons ici que sous le nom de Bertrand, m'a sauvée, recueillie; c'est lui qui m'a fait donner cette éducation, ces manières qui ont abusé monsieur le marquis... c'est lui qui m'a présentée à la cour.

MADELON. A la cour... elle a été à la cour !

JEANNE. Mais l'air de la ville m'étouffait, je sentais la vie prête à m'abandonner, et avant de mourir, j'ai voulu revoir le beau ciel de ma Bretagne !

LE MARQUIS. Oh ! tu vivras, Jeanne, tu vivras; je ne veux plus te quitter, je veux expier mes torts à force de soins, de tendresses...

JEANNE. Hélas ! vous oubliez, monsieur le marquis, qu'il y a entre nous un obstacle insurmontable.

CATICHE et MADELON. Un obstacle...

LE MARQUIS. Ah ! malheureux !... en effet, je me le rappelle... lorsque je vous ai quittée au château de Meudon... vous alliez contracter un mariage, vous alliez épouser...

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LE DUC, JEANNE, CATICHE, MADELON.

LE DUC, *entrant par le fond*. Oui, monsieur le marquis, il s'agissait d'un mariage, d'un mariage avec moi.

LE MARQUIS. Monsieur le duc !

MADELON et CATICHE. Le duc !

LE DUC. Oui, j'avais mis en elle toute ma joie, toute mon espérance... oui, j'avais résolu d'en faire ma femme.

MADELON et CATICHE. Sa femme !

LE DUC. Et je la méritais mieux que vous, monsieur le marquis; car moi, qui puis me vanter d'être d'aussi bonne maison que la vôtre, au lieu de chercher à déshonorer la pauvre paysanne, je lui avais tendu la main... mais vous êtes venu... et votre présence a renversé tous mes rêves de bonheur, et ce mariage n'a pas eu lieu.

LE MARQUIS. Il se pourrait... quoi ! Jeanne..

LE DUC. Est encore libre !

LE MARQUIS, à *Jeanne*. Mais vous parliez tout à l'heure d'un obstacle qui nous séparait.

JEANNE. Je vous parlais de ce serment que vous avez fait à votre père.

LE MARQUIS, *avec respect*. A mon père !

LE DUC. Ce serment vous ne le trahirez pas.... Écoutez, monsieur le marquis... (*Il ouvre un parchemin et lit.*) Moi, Henri Bertrand, duc de Menville, j'adopte pour ma fille et reconnais pour mon unique héritière Louise-Jeanne... qui désormais portera mon nom.

LE MARQUIS. Qu'entends-je ?

JEANNE. O ciel !

LE DUC.

Air de Renaud de Montauban.

Pour entrer dans votre maison,

A la paysanne bretonne

Il fallait un titre, un blason,

Et c'est mon nom que je lui donne ;

Et maintenant qu'en elle on voit briller

L'éclat du titre et la beauté de l'âme,

Monsieur, en la prenant pour femme

Croyez-vous vous m'associer ?...

JEANNE, *tombant à genoux*. Mon ami !... mon père !

LE MARQUIS. Ah ! monsieur !

SCÈNE X.

LES MEMES, BEAUVISAGE, FLORIMOND.

BEAUVISAGE. Ah ! nos femmes !... nous demandons nos femmes !

FLORIMOND. Nous avons soif de nos femmes !

CATICHE. Cette voix !...

MADELON. Que vois-je ?

JEANNE, *se plaçant devant elles*. Silence !... vous allez être satisfaits, messieurs; celles que je vous destine sont ici, et je vous les présente.

FLORIMOND. Madelon !

BEAUVISAGE. Catiche ! ce sont elles !

CATICHE et MADELON *. Oui, monstres, ce sont nous !

JEANNE. Je leur donne vingt mille livres à chacune !

FLORIMOND, à *genoux*. Mais je t'ai toujours aimée !

BEAUVISAGE, *de même*. Mais je t'ai toujours adorée !

LE DUC. Et moi, j'en ajoute vingt mille autres.

BEAUVISAGE. Ah ! nous vous adorons vingt mille fois plus !

CHOEUR FINAL.

Air : Chœur final de Fargeau.

Plus de chagrin, plus de tristesse !

Tout met le comble à sa félicité ;

Voilà le prix de la sagesse

Quand elle est jointe à la beauté !...

* Le Marquis, Jeanne, le Duc, Beauvisage, Catiche, Florimond, Madelon.

FIN.

S'adresser pour la musique à M. Hostié, au Théâtre des Folies-Dramatiques.

Imprimerie de M^{me} V^e DONDREY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.